



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



8631.6-13

DES
FORCES NATURELLES
INCONNUES



PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET C^e, RUE DU BAC, 30

DES
FORCES NATURELLES
INCONNUES

A PROPOS DES PHÉNOMÈNES PRODUITS

PAR LES

FRÈRES DAVENPORT

ET PAR LES MÉDIUMS EN GÉNÉRAL

ÉTUDE CRITIQUE

PAR

HERMÈS

C'est folie que de croire toute chose connue,
et c'est sagesse que d'étudier toujours.

NEWTON.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^{IE}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

Tous droits réservés.



DES
FORCES NATURELLES
INCONNUES

A PROPOS DES PHÉNOMÈNES PRODUITS PAR LES
FRÈRES DAVENPORT
ET PAR LES MÉDIUMS EN GÉNÉRAL

La France vient d'assister à un débat tumultueux, qu'un grand vacarme a su couvrir, et d'où nulle conclusion n'est sortie.

Une discussion plus bruyante qu'intelligente enveloppa toute une série de faits inexplicés, et les enveloppa d'une manière si parfaite, qu'au lieu d'éclaircir le problème, elle n'a servi qu'à l'ensevelir sous d'épaisses ténèbres.

Remarque singulière, mais fréquente : ceux qui ont crié le plus fort dans cette cour d'assises sont précisément ceux qui étaient le moins au courant de l'affaire. Aussi fut-ce un spectacle fort amusant de les voir se débattre en s'attaquant à des fantômes. Maître Panurge a dû bien rire.

De sorte qu'on en sait un peu moins aujourd-

d'hui sur le sujet en litige qu'à l'ouverture des débats.

Mais, pendant la mêlée, il y avait de bons vieux spectateurs, assis sur les hauteurs voisines, qui contemplaient les petites prises de corps, qui restaient graves et silencieux, — souriant parfois et n'en pensant pas moins.

Je vais dire sur quelle valeur s'appuie le jugement de ceux qui ne prononcent pas *à priori* l'impossibilité des faits condamnés, et qui n'unissent pas leur voix au chœur de la négation dominante.

Je ne me dissimule pas les conséquences d'une telle franchise. C'est être bien hardi que de prétendre, au nom même de la Science Positive, affirmer la *possibilité* des faits nommés (à tort) surnaturels, et de se faire le champion d'une cause en apparence absurde, ridicule et dangereuse; lorsque les partisans avoués de cette cause ont peu d'autorité dans la science, et lorsque ses partisans illustres n'osent pas se déclarer trop hautement. Cependant, puisque cette cause vient d'être traitée momentanément par une multitude de journalistes dont les préoccupations habituelles sont tout autres que l'étude des forces de la nature; comme, dans toute cette foule d'écrivains, la plupart n'ont fait qu'accumuler

erreurs sur erreurs, puérilités sur extravagances ; et comme il appert à chacune de leurs pages (qu'ils me pardonnent cet aveu !) que non-seulement ils ne connaissent pas le premier mot du sujet qu'ils ont cru pouvoir traiter à leur fantaisie, mais encore que leur jugement sur cet ordre de faits ne repose sur aucune base, je pense qu'il est utile de laisser de cette longue discussion un document mieux fondé, et j'affronte volontairement mille obstacles par amour pour la vérité. Ce n'est pas (qu'on le sache bien), ce n'est pas que j'estime mon jugement supérieur à celui de mes confrères, dont quelques-uns ont à d'autres égards une haute valeur : c'est simplement parce qu'ils ne sont pas au courant de la question, qu'ils s'y égarent à tort et à travers comme dans un pays inconnu, qu'ils confondent jusqu'aux termes eux-mêmes, et qu'ils prennent pour des problèmes des questions résolues depuis longtemps ; tandis que celui qui écrit ces pages étudie et discute le sujet depuis que ces effets se produisent en France, c'est-à-dire depuis bientôt dix ans. Et je ne parle pas des études historiques.

Aussi bien, quoiqu'un vieux proverbe prétende que la vérité n'est pas toujours bonne à dire, je suis, à parler franchement, tellement indigné de l'outrecuidance de certains disputeurs, et du fiel

qu'ils ont versé dans le débat, que je n'hésite pas à me lever, pour montrer, clair comme le jour, au public abusé, que toutes les raisons, *sans en excepter une seule*, invoquées par ces écrivains et sur lesquelles ils ont emphatiquement planté l'oriflamme de leur victoire, ne prouvent absolument rien, *rien*, contre la possibilité des faits disparus sous le voile de leurs négations. Il est nécessaire de débrouiller un pareil chaos, et de distinguer, en somme, le faux du vrai. *Veritas! veritas!*

Je me hâte de prévenir mes lecteurs, au préambule de ce plaidoyer, que les frères Davenport n'en sont pas le sujet, mais seulement le prétexte, — comme ils l'ont été, au surplus, de la majorité des discussions. — Il s'agira ici des *faits* renouvelés par ces deux Américains, des faits inexplicables qu'ils sont venus mettre en scène à la salle Herz, mais qui n'en existaient pas moins avant cette mise en scène, et n'en existeraient pas moins lors même que ceux-ci seraient controuvés, — que d'autres hommes avaient déjà produits et produisent encore, avec autant de facilité et dans des conditions bien meilleures, — des faits, enfin, qui constituent le domaine des forces inconnues auxquelles on a donné tour à tour cinq ou six noms qui n'expliquent rien, —

forces réelles comme l'attraction planétaire et invisibles comme elle. C'est de ces faits que je m'occupe ici. Qu'ils soient produits par Pierre ou par Paul : peu nous importe ; qu'ils soient imités par Sosie ou parodiés par Arlequin : peu nous importe encore. La question est de savoir si ces faits existent, et s'ils rentrent dans la catégorie des actions explicables par les forces physiques connues.

Toutes les fois que j'y songe, je m'étonne que l'immense majorité des hommes soit encore dans une ignorance si absolue à leur égard, lorsqu'ils sont connus, étudiés, appréciés, enregistrés depuis plusieurs années déjà par tous ceux qui ont impartialement suivi le mouvement des esprits en ces derniers âges.

Et non-seulement je ne prends pas fait et cause pour les frères Davenport ; mais je dois encore ajouter que je les considère comme se trouvant dans une très-fausse position. Aux yeux de la curiosité publique, en mettant sur le compte du surnaturel ces faits de physique occulte qui ressemblent passablement à des tours de passe-passe, ils paraissent joindre la fourberie à l'insolence. Aux yeux du moraliste qui étudie les actes inexplicables, en réduisant leur faculté en valeur financière, ils se mettent au niveau des saltimbanques.

D'un côté comme de l'autre, ils ont tort. Aussi, je condamne à la fois, et leur grave erreur de paraître au-dessus des forces dont ils ne sont au contraire que les esclaves impuissants (1), et le parti vénal qu'ils tirent d'une faculté dont ils ne sont pas maîtres, et qu'ils n'ont aucun mérite de posséder (2). Mais, d'un autre côté, je connais trop l'école américaine d'où ils sont issus et les habitudes du Nouveau-Monde pour leur en faire un crime. Selon moi, c'est tomber dans l'exagération que d'en conclure de suite aux extrêmes par ces apparences malheureuses, et c'est faire abdication de son jugement personnel, que d'être l'écho des voix vulgaires qui s'égosillent et sifflent avant que le rideau ne soit levé. Non; je ne suis pas l'avocat des deux frères, ni celui de leur cause personnelle. Les hommes s'effacent

(1) Le 25 octobre 1864, à Londres, à l'occasion de la réunion des représentants de la presse anglaise, les manifestations se trouvèrent entravées. Cet insuccès m'a fait plaisir; et pourtant je dois avouer que la production des phénomènes paraît constamment attachée à leur personne.

(2) Je trouve singulier que dans son « Témoignage sur les Davenport, » dont il fut le compagnon pendant six mois, l'honorable M. Fergusson déclare que les phénomènes ne se produisent pas lorsqu'il s'agit de satisfaire un but intéressé. Dans l'hypothèse spirite, il en devrait être ainsi. Mais, le but des Davenport ici n'est-il pas sensiblement « intéressé? »

Il paraît cependant que pendant trois années consécutives ils ont donné leurs séances gratuites.

devant mes yeux. Ce que je défends, c'est la supériorité de la nature sur nous; ce que je combats, c'est l'orgueilleuse ineptie de certains hommes.

Je conçois que les rédacteurs de la *Vie parisienne*, du *Journal amusant*, du *Charivari*, se moquent agréablement des thaumaturges et parodient leurs bizarres phénomènes; qu'ils battent la caisse en présentant au rire public les personnages travestis : Davenfour, ou frères Krakfort de New-Hâbleur; voire même qu'ils fassent monter au plafond sur la gravure une bonne femme avec sa soupière entre les mains, ou M. Prudhomme avec son parapluie. Je conçois qu'en certaines circonstances les éclats de rire de la fantaisie voltigent autour du prétendu miraculeux, et fassent leur pâture du fantasque et de l'imaginaire. Nous ne sommes pas Français pour rien. Mais je ne m'explique pas comment des hommes qui se prétendent sérieux se drapent grotesquement dans le manteau de leur dignité sans sentir qu'ils grelottent de froid.

Au débat de ce discours, je m'aperçois que mes paroles ressemblent un peu au tranchant d'une épée. Je prie mes lecteurs d'excuser cette véhémence, et mes honorables adversaires de me la pardonner. Ce ne sont pas les personnes que

j'attaque, à Dieu ne plaise! Ce sont les idées qu'elles ont eu, à mes yeux, le grand tort d'émettre et de défendre. On remarquera par les citations échelonnées dans les pages suivantes, que leurs paroles sont bien autrement virulentes que les miennes, et qu'en certains points elles deviennent même perfides et méchantes. Je ferai mes efforts pour modérer cette réponse et la laisser plusieurs gammes au-dessous de la note dominante entonnée; mais, s'il m'arrive parfois d'élever ma voix au-dessus de mon ton habituel, la faute en est aux cris tumultueux qui remplissent le forum.

Admirez même, je vous prie, jusqu'à quel point je pousse le respect des personnalités. Dans mon manuscrit, j'avais innocemment écrit en toutes lettres le nom des différents journalistes que je me suis proposé de réfuter, et dont je vais balayer les unes après les autres les prétendues raisons qui encombrant mon parterre. Eh bien! en me lisant sur la première épreuve de l'imprimeur, je vois que mon plaidoyer gardera la même valeur si j'efface ces noms. Je les efface donc, et je les remplace, dans l'ordre où ils se présentent, par les lettres A, B, C, D, etc., de l'alphabet. Toutefois, comme je les cite textuellement, je ne puis m'empêcher d'avouer qu'ils se

reconnaîtront facilement eux-mêmes, et que ceux qui lisent les journaux les devineront sans peine.

Certes, ce n'est pas un spectacle indifférent de voir comment on a traité en France, en l'an de grâce 1865, deux étrangers qui venaient offrir des faits inexplicables, avec la seule prétention d'ignorer eux-mêmes leur explication.

I

Je vais d'abord faire le récit, simple et sans commentaires, des faits qui se passent depuis deux mois à la salle Herz, que j'ai vus de mes propres yeux, entendus de mes oreilles, et dont tout le monde a pu être témoin comme moi. Ces faits ont eu, du reste, une publicité assez grande pour que je ne m'étende pas sur les preuves de leur authenticité. Nul n'a songé à les nier. Ce n'est pas sur leur réalité, mais sur les moyens employés pour les produire, que les opinions diffèrent. L'année dernière, à pareille époque, ils ont été produits en Angleterre, particulièrement à Londres, à l'hôtel de Dion Boucicault (1), no-

(1) M. Dion Boucicault, auteur dramatique, à qui l'on doit *le Lac de Glenaston*, *l'Octoroon* et autres pièces à truc, s'est engagé à compter douze cent cinquante mille francs de sa poche à celui qui trouvera le secret de l'armoire. Personne ne s'est présenté.

Croyez-vous qu'on en conclut en faveur des Davenport? Point du

tamment en présence du capitaine Inglefield, le navigateur, du chancelier de l'Université de Sidney, du Président de la chambre des représentants de Queensland, de sir Charles Nicholson, ambassadeur, du vicomte Buyz, membre du parlement, à Queen's Concert Rooms, Hanover-square, etc. Les faits produits outre-Manche diffèrent peu de ceux dont nous avons été témoins à Paris. C'est pourquoi je me bornerai à ceux que j'ai vus moi-même.

Je vous raconterais volontiers les excursions des Davenport, leur départ de l'Angleterre, leur arrivée à Gennevilliers, leur réception à Paris, et les soirées de la rue de la Pompe, chez M. B. Derosne ; mais il n'est pas nécessaire de remonter à la création ni même au déluge pour raconter une soirée parisienne. Je prends donc le fait comme il vient de se passer sous nos yeux, sans l'assaisonner du plus léger préambule.

On se réunit dans un salon appartenant aux dépendances de la salle Herz, rue de la Victoire, lequel salon peut contenir soixante personnes. Il vaut dix fois mieux, pour ces sortes d'expériences, que la salle elle-même, laquelle avait vu réunir six cents personnes pour la séance du

tout. « Cela prouve seulement, dit *la France* (25 septembre), que la fortune de M. Boucicault égale sa naïveté. »

12 septembre. M. Charles-Bernard Derosne est mieux édifié maintenant sur les conditions requises pour la réussite des phénomènes.

Or voici ce qui se passe dans cette salle, jusqu'alors réservée à des usages assez profanes, et qui se trouve transitoirement changée en amphithéâtre d'expériences.

Les chaises sont disposées sur une moitié de la pièce, séparée de l'autre moitié par une balustrade. Dans cette enceinte réservée aux expériences, il n'y a d'autres meubles ni d'autres engins de prestidigitateurs qu'une armoire en bois mince, placée au milieu, montée sur de petits tréteaux, écartée du mur du fond, ou plutôt de la glace, par conséquent isolée de toute communication. Précisons. Il y a un pied et demi de distance entre le parquet et l'armoire, quelques centimètres entre elle et le mur, et deux mètres environ entre le haut de l'armoire et le plafond.

Dans l'armoire une banquette de bois occupe le fond et les côtés. Plusieurs trous sont pratiqués aux deux extrémités pour servir à passer les cordes dont les deux frères devront être attachés. Trois portes ferment ce genre de placard; une lucarne rectangulaire est pratiquée dans celle du milieu.

Des instruments de musique fort simples, un

violon et son archet, deux guitares, un tambour de basque, des sonnettes, un cornet de cuivre, sont placés au hasard dans l'armoire.

La séance commence par l'enchaînement des *Médiums* (je me sers de ce mot sans justification, parce qu'on l'a adopté pour les désigner, — ceci soit dit une fois pour toutes). On tire *au sort* dans la société deux personnes chargées de ce soin, deux commissaires représentant l'assistance. Ces deux commissaires, pris au sort, se mettent en devoir de garrotter nos deux patients aux extrémités de la banquette, le dos contre les parois latérales, devoir dont ils s'acquittent d'autant mieux qu'ils sont plus incrédules. Des nœuds doubles et triples consolident les mailles du réseau inextricable. Les médiums paraissent d'autant plus heureux qu'ils sont plus vigoureusement, plus solidement, plus étroitement enchaînés. La besogne terminée, les commissaires déclarent qu'ils ont fait de leur mieux, et quelques méfiants s'étant par eux-mêmes assurés de leur habileté et de leur bonne foi (car l'on suspecte tout le monde comme compère), on ferme les trois portes de l'armoire. Puis on place la lampe dans un angle de la pièce, de façon à ce que ladite armoire se trouve dans une obscurité relative.

Une minute, deux minutes, trois minutes s'é-

coulent. On ouvre les portes. Les médiums sont détachés. Ils descendent tranquillement, et les cordes reposent sur la banquette (1).

L'expérience contraire se fait avec la même facilité. Les cordes sont tout simplement placées sur la banquette. On ferme les portes. On retire la lampe. On attend. On ouvre les portes; et les médiums sont enchaînés comme précédemment, mailles sur mailles, nœuds sur nœuds. On remarque même qu'il y a plus de solidité dans ce cas que dans celui où ce sont les mains des spectateurs qui agissent.

Voici maintenant quelque nouveauté qui complète et enrichit singulièrement l'expérience précédente. Les instruments de musique sont placés dans l'armoire après que les deux frères ont été garrottés avec le même soin et avec la même vigueur: Les portes sont fermées et la lampe éloignée. Soudain une étrange musique se fait entendre (2). Le violon chante sous un ar-

(1) Je trouve le fait suivant dans le récit de Coleman sur les *trucs*: « Le médium fut attaché à sa chaise les mains derrière le dos, et après lui avoir tourné plusieurs fois la corde autour du corps au moyen de nœuds intermédiaires, le capitaine Droyson, de l'Observatoire royal, fixa et cacheta le nœud final sous le siège de la chaise. Il fut détaché en deux minutes; le nœud principal subsistait avec le cachet intact, et tous les autres étaient défaits. »

(2) *La France*, qui n'a pas mal tergiversé ensuite sur la question, déclare dans son premier feuilleton que les instruments non ac-

chet fermement animé, les guitares résonnent, le tambour de basque marque la mesure, les sonnettes carillonnent, le tout formant tantôt une cacophonie épouvantable, tantôt une danse macabre fermement accentuée, tantôt une succession de sons, de bruits, de chocs, de coups, de tapages, enfin une musique infernale. Parfois les sons s'apaisent comme si un ordre supérieur leur imposait brusquement silence ; parfois ils s'éteignent insensiblement comme une tempête qui se calme ; parfois encore la sonnette donne le signal, et l'on voit sortir de la lucarne une main blanche dont les doigts semblent soudés, agitant la sonnette avec une sorte de frénésie... une main blanche dont l'apparition ne laisse pas que d'étonner les personnes sensibles, surtout lorsqu'à cette main succède un poignet, au poignet un avant-bras, un coude et la suite d'un bras plus ou moins élégant.

Au milieu de ce concert étourdissant, si l'on ouvre brusquement les portes de l'armoire, on

cordés préalablement se mettent d'accord : « On entend les instruments qui s'accordent, bientôt les quintes s'établissent, les violons sont d'accord, les guitares aussi ; alors commence une symphonie plus bruyante qu'agréable : le *Yankee doodle*, jouée par les violons, avec accompagnement de guitares, de tambours de basque et de sonnettes. » Quant à moi, je n'ai pas remarqué qu'ils se misent précisément d'accord.

voit les instruments retomber sur la banquette, et les deux frères insensibles, liés et immobiles comme précédemment. Les portes refermées, le concert recommence, et chaque fois qu'on ouvre brusquement pour s'assurer de la passivité des frères, on reconnaît qu'ils restent complètement immobiles. — J'oubliais d'ajouter que le cornet de cuivre saute de temps en temps par la lucarne, que les sonnettes l'imitent et viennent tomber à quelques mètres de là, devant les spectateurs, en prenant garde toutefois de ne les blesser en aucune façon.

Parfois on remplit de farine les mains des deux frères, et l'on reconnaît que tout ce tapage se produit sans que leurs mains y aient travaillé en aucune façon, puisque la farine est restée, que les parois de l'armoire et les instruments ne sont pas blanchis, et que pas une miette n'est tombée à terre.

Si, pour s'assurer plus complètement encore de l'immobilité des médiums, un incrédule demande à être enfermé avec eux dans l'armoire, il est dans le programme de lui concéder cette faveur. Il se place sur la banquette du milieu, ses mains sont attachées, l'une sur l'épaule, l'autre sur les genoux des médiums. Le charivari continue de plus belle. Notre curieux reçoit par ci par là

de petites tapes, des chocs, des secousses, quoique en gardant les mains sur les épaules des médiums, il soit parfaitement assuré de leur innocence; ou bien il se sent caressé par une main aussi douce, sinon plus légère, que la main d'une mortelle, main qui passe dans ses cheveux, ou lui dénoue sa cravate, ou lui prend ses lunettes (demandez à M. Ulbach) pour les placer sur le nez des médiums, ou lui change sa montre de poche, etc.; et lorsqu'on ouvre l'armoire, on trouve ledit incrédule coiffé du tambour de basque avec une guitare pour oreiller, et couvert des autres instruments de musique, sans qu'il lui soit possible d'imaginer quelle force les a fait retentir et les a disposés de la sorte sur sa personne (1).

(1) Voici un fait qui illustre d'une fort intéressante façon cette expérience destinée à confirmer la non-intervention des médiums. Dans la ville de Lowell, le Manchester de l'Amérique, ils donnèrent des séances publiques pendant un mois. Dans l'une d'entre elles, le public avait choisi, pour entrer avec eux dans le cabinet, un homme qui avait été joueur et bravo à San Francisco, où il avait assassiné deux personnes; il avait été sur le point d'être pendu de par le Lynch-law, et il avait échappé très-difficilement au dernier supplice. Ce diable enragé avait résolu de pénétrer le mystère, et ses amis étaient là pour lui venir en aide. Il avait été lié d'une façon douteuse entre les deux frères, qui étaient solidement attachés, et déjà il s'arrangeait pour délivrer ses mains en coupant les liens avec un couteau-poignard caché dans sa manche, lorsqu'il reçut sur le front un coup appliqué avec le cornet. La blessure fut profonde et le sang coula en abondance. Il saisit alors Ira, mais il le trouva aussi fortement lié qu'auparavant. Il se

Les faits que je viens de rapporter peuvent donner une idée sommaire de la première partie de la séance.

Pour la seconde, l'armoire devient un meuble inutile. Aussi en enlève-t-on les portes, afin d'éloigner toute idée de compéragé. Une petite table est portée au milieu de l'enceinte réservée aux médiums. Ceux-ci viennent s'asseoir de chaque côté, sur des chaises qui n'ont pas subi plus de préparation que l'armoire. Un ou plusieurs des assistants sont invités à les lier solidement sur ces chaises. On les garrotte donc, pieds et mains, bras et jambes, le plus étroitement qu'il est possible. Puis on souffle l'unique bougie qui était restée allumée.

retourna et prit William, qui était toujours aussi solidement attaché. Alors il cria :

« — De la lumière ! »

Ses compères lui jetèrent alors une lanterne sourde par un trou pratiqué dans la porte.

Il regarda partout et reconnut qu'il n'y avait dans le cabinet que les deux frères et lui ; qu'il n'y avait pas un nœud de changé dans leurs liens. Il ouvrit les portes ; mais ses amis, le voyant blessé et couvert de sang, crurent qu'il avait été attaqué et s'élançèrent pour le venger.

Cet homme audacieux et méchant n'était pourtant pas vil.

« — Arrière ! s'écria-t-il, ces jeunes gens ne m'ont pas frappé. Ils ne m'ont pas même touché. Voyez plutôt ! Les voilà attachés aussi solidement que vous les avez laissés. Messieurs, vous pouvez faire comme il vous plaira, mais pour moi j'en ai assez. »

Peut-être même en avait-il de trop.

C'est la première fois qu'on se trouve dans une obscurité absolue. On ne peut s'empêcher d'éprouver une sensation quelque peu insolite lorsqu'on s'aperçoit de ce qui se passe dans cette obscurité.

Les guitares volent dans l'espace, et leurs cordes vibrent comme si quelque main délicate les pinçait. Elles volent en haut, en bas, de gauche, de droite, verticalement, obliquement, horizontalement, dans tous les sens, avec une rapidité parfois si grande qu'on sent un vent brusque lorsqu'elles passent devant le visage, et que la plupart des spectateurs rentrent leur tête dans leurs épaules comme à la crainte de quelque grand choc. Tantôt la guitare ou le tambour de basque vous frôlent l'épaule au passage, tantôt ils renversent le chapeau dont certaines personnes ont pris soin de se couvrir pour se garantir; tantôt ils s'arrêtent sur vos genoux; tantôt ils passent entre les rangs, prenant soin de ralentir leur course lorsqu'ils traversent une rangée d'un grand nombre de personnes, et s'envolent ensuite dans les airs avec une vitesse furibonde. Or, remarque bonne à saisir, ils ne donnent point contre les murs ni contre le plafond, et, lorsque vous voulez éprouver au passage la force qui les dirige, vous reconnaissez que c'est

plutôt une résistance fluïdique que celle d'un lien matériel.

Allume-t-on la bougie, soudain la musique s'arrête et les instruments retombent doucement sur le point où ils planaïent. Telle guitare vient se confier aux bras tremblants d'une dame étonnée, telle autre tombe sur les genoux d'un sceptique qui continue ses négations, — plus extravagantes qu'elles n'en ont l'air.

Pour mieux juger de l'effet des guitares voltigeant, à un certain moment de la soirée, on enduit leur face dorsale d'une composition *phosphorescente*. C'est alors un spectacle saisissant de voir ces clartés sonores se balancer dans l'espace, sous la main mystérieuse et intelligente qui les dirige de façon à ce qu'elles ne frappent jamais que dans le but de manifester incontestablement leur présence.

Les médiums ne cessent pas d'être garrottés, pieds et mains, comme je l'ai dit.

Pendant cette nuit et ces mouvements, d'autres phénomènes se produisent. Votre chapeau vous est enlevé et porté à plusieurs mètres de distance; vos cheveux sont ébouriffés par le passage rapide d'une main inconnue; votre oreille est tirée d'une façon qui ne vous laisse aucun

doute, et des mains invisibles viennent vous palper et saisir les vôtres. J'ai reçu de la sorte certaines poignées de main dont la sensation a été assez vive pour que je ne les oublie jamais.

Mais il se passe des faits plus surprenants encore, j'ose le dire, — quoique dans cette physique il n'y ait plus rien de surprenant.

Les médiums sont fixés sur deux chaises, de chaque côté du guéridon. Sous leurs pieds on a placé une feuille de papier et tracé leur contour au crayon, afin de constater qu'ils ne font pas le moindre mouvement. Leurs mains sont ramenées derrière le dossier de la chaise, et là, solidement garrottées. Puis, afin que le mode de ligature ne laisse rien à désirer, on *cachète à la cire* les nœuds de la corde, cachet sur lequel les expérimentateurs apposent leur empreinte. Ces précautions prises, on éteint la bougie.

Or voici que l'habit du médium s'enlève et est porté dans l'espace sur les genoux d'un spectateur ou en quelque point éloigné.

Le médium est en bras de chemise, vous vous approchez de lui, vous examinez le garrottement de ses mains, et vous reconnaissez, avec une certaine surprise, que le cachet est intact.

L'habit n'a donc pu passer par les manches !
pensez-vous. Comment donc est-il sorti ?

Réciproquement, ce même habit va revenir au médium et l'habiller comme précédemment. Quand je dis ce même habit, ce sera le vôtre, si vous voulez. Il suffit pour cela que vous vous dépouilliez vous-même du vôtre et que vous formuliez votre désir. A un moment donné votre vêtement habillera ledit médium, sans que pour cela le cachet des cordes soit brisé. Les bras sont passés absolument comme s'il n'avait pas eu les bras liés.

Tels sont les faits qui se produisent actuellement sous l'influence des frères Davenport et qui préoccupent si passionnément la majorité des esprits.

Je n'ajouterai pas à cette simple exposition les merveilles que différents écrivains, très-honorables d'ailleurs, ont racontées comme s'étant produites sous leurs yeux, tels que les enlèvements dans l'espace, — dîners servis spontanément, — voix d'outre-monde entendues, — combats avec des spectres, etc. Je n'ai pas vu cela moi-même, et je veux rigoureusement me borner à mon affirmation de témoin oculaire.

Seulement j'ajouterai que les frères Davenport

n'ont pas le privilège exclusif de ces phénomènes, et que certains médiums les produisent aussi bien qu'eux et dans des conditions préférables, — sans armoire! Je dois même avouer que les Davenport restent stationnaires et suivent toujours exactement le même programme, tandis que ceux qui étudient ces faits dans le seul but désintéressé de les connaître avancent et obtiennent de la nouveauté dans leur progression. Sans me permettre de publier le nom et l'adresse de ces modestes médiums, — à l'exemple de certains journaux indiscrets, — je dirai qu'en cherchant à progresser dans ces études ils sont arrivés à produire de nouveaux phénomènes. Au lieu de cordes, on s'est servi de chaînes forgées, minces et longues de 6 à 8 mètres, fermées par des cadenas à secret, dont j'ai toujours eu soin, pour ma part, de passer l'anse par toutes les mailles possibles et de tenir la clef dans ma poche. La délivrance était faite instantanément, au moment où, par un signe convenu, j'en manifestais le désir, et les chaînes venaient tomber à mes pieds. L'enlèvement de l'habit se fait de même spontanément, et non pas dans une obscurité absolue, mais dans une clarté où tous les assistants se voient. Le gilet fut enlevé sans que l'habit le fût pour cela. Voilà des faits radicalement im-

possibles, n'est-ce pas? Si un anneau de bois, plus gros que le poignet et moins gros que la main, entre spontanément au poignet, ce fait est de la même impossibilité que le précédent. Cependant je l'ai vu.

Mais je m'arrête. Il me suffisait d'exposer les faits observés, tels qu'ils se passent. Voyons maintenant comment ils ont été reçus, quelles objections on leur a opposées, et de quelles explications ils peuvent être susceptibles.

II

Les faits que je viens de rapporter ressemblent beaucoup à des tours de passe-passe ; les saltimbanques sur leurs tréteaux, et surtout les prestidigitateurs sur leur scène, nous ont montré, depuis Robertson, le physicien de 93, des tours d'adresse bien autrement surprenants et surtout bien plus amusants que ceux-là. Mais, en homme de bonne foi qui ne se contente pas des apparences, je discute ces faits burlesques, et je trouve qu'ils n'offrent que l'apparence de commun avec ceux de la prestidigitation.

Ce n'est pas sous cette face que les acteurs nous les présente. Ils prétendent que la magie blanche ou rose de Robert Houdin et de Bosco n'y est pour rien absolument, et qu'ils s'opèrent sans l'action de forces inconnues. Une pareille prétention est bizarre ; mais y a-t-il impossibilité

manifeste à ce qu'il en soit ainsi ? Comme je ne sais pas au juste où sont les bornes du possible, je n'ai pas le sot orgueil de prononcer un *veto*, et je pense que le parti le plus sage est d'examiner.

Les engins, trucs et préparations d'un cabinet de prestidigitateurs sont-ils réunis ici ? Non. Les Davenport et d'autres médiums produisent ces phénomènes sans être servis par aucun de ces moyens ; ils les produisent devant moi, chez moi, dans les conditions (analogues aux leurs) où je les place moi-même, et je reconnais que, livrés à leur seule puissance, et, qui plus est, sans efforts et sans avoir même l'air de s'en occuper, ils sont l'instrument d'effets que nul être humain livré à ses seules facultés n'a pu et ne peut produire.

En de telles conjonctures, il me semble que le meilleur et le seul parti à prendre pour un homme qui veut se rendre compte de ces faits, c'est de se donner la peine de les examiner, d'éprouver personnellement la manière dont ils se passent, d'inviter les artistes du métier à les contrôler, de les soumettre à un examen rigoureux, d'analyser les effets et les causes, et de s'en tenir à ce que cette analyse, faite par la sévérité et la discussion indépendante, aura fait connaître.

Mais que diriez-vous d'un homme qui, au récit de ces expériences, se redresserait fièrement sur ses talons, et vous regardant en arrière par dessus son épaule, vous dirait, en se croisant les bras : « Est-ce ainsi que vous osez parler à la science en personne? La nature, dont je suis l'intime confident, n'a rien de caché pour mon illustre front. De par moi, il y a longtemps que j'ai décidé que tout cela est impossible, que vos acteurs sont des fourbes et des malfaiteurs, que tous ceux qui doutent de leur perfidie sont des niais et des imbéciles, et que ce que la police aurait de mieux à faire, ce serait d'incarcérer les deux frères bénévoles et de conduire les spectateurs à Charenton. »

Comment nommeriez-vous celui qui dirait aux six cents personnes qui se sont empressées à la première séance : « Messieurs et mesdames, vous êtes tous des sots. C'est moi, Népomucène, qui vous en donne ma parole. Vous ne savez pas distinguer le possible de l'impossible. Si seulement vous m'aviez demandé mon avis! Mais vous n'avez pas songé à votre maître; vous êtes en opposition avec le progrès, car le progrès, c'est moi, messieurs, vous le savez bien. »

Hélas! je le dis à la honte de quelques hommes remarquables, tel est le langage que l'on a tenu,

avant même d'avoir assisté aux séances. Il est des hommes qui croient tout savoir, et ce sont précisément ceux qui savent le moins. S'ils s'étaient un peu occupés de science, ils n'auraient pas été sans s'apercevoir qu'au lieu de nous enorgueillir, l'étude nous montre à chaque instant notre faiblesse et notre impuissance. Devant l'ensemble des choses à connaître, le peu que nous savons est comme une goutte d'eau dans la mer, et l'histoire de l'homme n'est qu'une ride sur l'océan des âges.

Les phénomènes produits par les frères Davenport ont été immédiatement, de la part des hommes dont je parle, l'objet d'un combat acharné, d'une opposition haineuse, d'une dérision impitoyable. Mais, comme toutes les négations du monde ne peuvent faire qu'une réalité ne soit pas, de même que tous les apostolats ne peuvent donner l'existence à des faits qui n'existent pas, le ridicule versé sur des faits matériels s'est effacé, et les faits sont restés.

On n'a pas commencé par discuter ces phénomènes, mais par les nier, et par insulter ceux qui ne les niaient pas *à priori*. Pour suivre l'ordre des événements, je vais donc commencer par donner une idée de la manière dont on les a reçus; puis je passerai à leur discussion, et enfin

à la conclusion qui me paraît la plus rationnelle. On va reconnaître qu'au lieu de s'occuper de la discussion que le bon sens recommandait, on a d'abord tourné tout autour, en cherchant noise à d'honnêtes gens qui ne demandaient qu'à vivre tranquilles.

Je ferai d'abord comparaitre M. A, et ses articles du journal quotidien Z.

Relevons, pour commencer, une gracieuseté de l'écrivain à l'adresse d'un confrère. M. A reçoit gratis, depuis plusieurs années, un journal spirite hebdomadaire, que nous nommerons K, si vous voulez. Il est clair qu'il peut refuser ce journal à la poste, s'il ne lui plaît pas; mais il n'est pas moins clair qu'il serait peu convenable de sa part de recevoir le journal et de ne donner, en forme de jugement, que des injures à son directeur. Or, goûtez un peu la suave délicatesse que voici :

« Je reçois depuis assez et trop longtemps le journal K, Moniteur du spiritisme. C'est ce qu'on appelle, en langage familier, une *feuille de chou* hebdomadaire. Il n'y a pas un petit journal de province, un *Figaro* de Brives, un *Charivari* de Pont-à-Mousson, qui soit aussi vide et aussi nul que ce K-là. »

Appréciez maintenant la noblesse du procédé :

« C'est par son entremise que les frères thau-
maturges me donnent depuis longtemps sur les
nerfs.

« Je sais bien qu'on n'est pas forcé de lire tous
les journaux que l'on reçoit; il serait fort aisé
d'en rendre quelques-uns à la poste; on pourrait
même écrire au rédacteur en chef: « Monsieur,
« vous m'envoyez votre journal gratis; je ne
« vous en veux pas pour si peu de chose; mais
« combien m'en coûterait-il tous les trois mois
« pour ne pas recevoir ce *K*? »

« Mais on n'a pas le temps d'écrire ce billet,
on oublie de renvoyer le journal à sa source, et
on lit sans préméditation, par pure inadvertance,
la prose des médiums. »

Et voici notre charmant auteur qui se met à
servir aux croyants un plat de sa façon :

« Après tout, il est peut-être utile de con-
naître les *épizooties* qui sévissent dans les *bas-
fonds* de l'esprit humain. Il est bon de savoir
quels *rêves creux*, quelles *billevesées* se débitent
mystérieusement en Europe pour la consumma-
tion des femmes *hystériques* et des badauds. Il
faut avoir au moins une notion des *bourdes* qu'on
exploite en certains lieux pour *abêtir*, affoler ou
exalter les simples. »

Remarquez, je vous prie, chers lecteurs, que

je cite textuellement. Je n'invente rien, ni ici, ni dans la suite; et pour ne pas courir le risque de mettre un mot de travers, je n'ai pas fait transcrire, mais couper les passages que je rapporte, et je les fais réimprimer directement.

Après un prélude aussi solennel, on doit s'attendre à une grande justice et à une grande impartialité, lorsque l'écrivain en arrivera à nos thaumaturges. Je continue de citer textuellement :

« C'est assez de deux hommes pour étonner une assemblée de bonnes gens bien disposés, qui se sont presque fait bander les yeux à l'avance.

« On a l'armoire *préparée*, les cordes de *coton mou*, fabriquées *ad usum miraculi*; on a les bougies éteintes ou couvertes de taffetas gommé : n'est-ce pas plus qu'il ne faut pour protéger quelques faibles malices? etc. (1). »

On voit qu'ici l'ignorance ou la fausseté se joint à la grossièreté. Je ne m'étonne pas que la petite vue d'un habitant du Bas-Rhin ne puisse remonter jusqu'à la capitale; mais ce dont je m'étonne, c'est qu'un homme soucieux de sa ré-

(1) Journal Z, du 10 septembre.

putation se permette de parler d'une chose qu'il ignore, et surtout qu'un journal comme *Z* accepte de telles erreurs. Et voilà comment on instruit le public!

Là-dessus, l'auteur s'imagine qu'il triomphe. A bas les phénomènes! Mort aux médiums! Mort, surtout, au spiritualisme, que l'on ne manquera pas d'enterrer par la même occasion!

« Si quelques bonnes âmes étaient tentées de croire que l'on fait trop d'honneur à trois banquistes américains en les fusillant dans leur cave pour attentat contre la marche de la civilisation, je répondrais ceci :

« Le spiritisme est une maladie secrète de notre temps, et une maladie singulièrement contagieuse. Tous ces jongleurs en chambre qui font tourner les tables, qui font écrire les crayons, qui font sonner les clochettes, qui font retentir un toc-toc mystérieux dans les planchers et les plafonds, acquièrent sur les esprits faibles une autorité supérieure à celle du bon sens.

« Ils ne dictent pas seulement des niaiseries inoffensives, » etc.

Ce sont des malfaiteurs de la pire espèce, et qui prétendent en savoir plus que moi, bon homme. Comme s'il y avait au monde une chose que j'ignore! Les insensés! Non. Je ne veux pas!...

Je ne veux pas que les choses niées par moi puissent exister quelque part. Est-ce que ma vue n'embrasse pas l'univers entier?

« On estime qu'à Paris, sur une population d'environ deux millions, cinquante mille individus sont plus ou moins dominés par le somnambulisme et le spiritisme. Je les réunis à dessein parce que ces deux exploitations, fondées sur *la même absurdité* (l'existence des âmes hors du corps), tondent le même troupeau de dupes. »

Au surplus, je suis bien aussi fort que ces Américains, pourquoi ne ferais-je pas tout ce qu'ils font, si leur puissance était réelle? « Que ne ferais-je pas avec de tels moyens? Donnez-moi seulement un petit farfadet, pas plus haut que ma botte, et je me charge de découvrir tous les secrets que nous cherchons, de mettre au service de l'humanité toutes les richesses qui lui manquent (1). »

Vraiment! Monsieur A, vous êtes d'une force exceptionnelle, et je regrette infiniment de n'être pas en communication avec les esprits, farfadets ou mirmidons. Je me serais fait un véritable plaisir de leur formuler vos nobles intentions, et je ne doute pas qu'ils ne se fussent immédiatement soumis aux ordres d'un génie tel que vous.

(1) Journal Z du 20 septembre.

Quel dommage! et quelle perte fait ici l'humanité!

Comme conclusion, l'auteur propose une question à résoudre. Il demande quelle différence il y a entre les médiums et le docteur La Pomme-rais....

Et moi je ne m'étonne pas que certains amateurs de calembours aient traîné à fleur de sol le nom de notre gracieux contradicteur.

Les deux frères américains doivent se faire une singulière idée de l'hospitalité française. On ne leur épargne ni les titres ni les épithètes. *L'Opinion nationale* les dénonce à la préfecture de police; *l'Époque* demande des menottes; *le Temps* les traite de fourbes et de menteurs; *l'International* trouve leurs séances *comico-hideuses* (1); *le Figaro* les appelle *mangeurs d'étoupes*. Ce *Figaro* est fort amusant. M. B déclare qu'il n'a pas assisté aux séances, et qu'il ne connaît de leurs exercices que les relations qu'il en a lues dans les journaux. Tournez la page et voyez ce joli commentaire (2). Il ne sort pas plus de la question que le précédent :

« Que diriez-vous, mon cher confrère, si un soir que vous seriez allé rue de la Pompe, avec la

(1) *International* du 29 septembre.

(2) *Figaro* du 17 septembre.

femme que vous aimez, les esprits se permettraient de lui serrer les genoux un peu plus que les convenances ne les y autorisent? Car enfin les esprits ne prennent aucun engagement. Ils se contentent, jusqu'à présent, d'enlever des bagues, mais ils peuvent aller beaucoup plus loin, si le cœur leur en dit. Vous n'oseriez pas arborer la prétention de lutter contre des habitants de l'autre monde. Du moment que vous accueillez ces évocations sataniques avec la naïveté d'un traducteur des *Mille et une Nuits*, vous n'auriez pas le plus petit mot à dire, et il ne vous resterait qu'une chose à faire, *ce serait de reconnaître l'enfant.* »

Tels sont les arguments de la discussion. C'est bien sérieux! n'est-ce pas? Et les lecteurs de rire et de tourner en ridicule les deux Yankees.

Au surplus, on demandait plutôt une fin de non-recevoir qu'une discussion quelconque. Ils étaient jugés et condamnés d'avance, de par l'autorité du docteur P ou Q. Écoutez cette noble et décisive déclaration du journal *Z* (toujours le même; il est vraiment féroce, ce journal) :

« Si l'on pouvait un seul instant supposer que les frères Davenport sont de bonne foi, aussi

bien que leurs aides et leur cornac, il faudrait les enfermer tous dans une maison de fous et leur prodiguer les soins que nécessiterait l'état aussi grave de leur cerveau malade. Ils seraient là en compagnie de bien des infortunés, victimes de leur croyance insensée au spiritisme. Mais il est impossible de s'arrêter un seul instant à cette hypothèse. En se faisant passer pour des médiums inconscients et passifs, ces messieurs ne sont que des faiseurs de dupes. »

Remarquez bien, je vous prie, cette façon alexandrine de trancher le nœud. On ne met pas en question, on ne doute pas, on *affirme* qu'ils sont les pires d'entre les fous ou les pires d'entre les saltimbanques.

Certes, si cette opinion personnelle des écrivains n'influençait pas l'opinion publique, je n'insisterais pas autant sur leur malveillance; mais je suis d'autant plus autorisé et déterminé à la dénoncer, que la plupart des lecteurs ne jugent que d'après cette opinion. Quoi qu'en ait dit un éminent publiciste, la majorité du public est dans l'impossibilité d'éprouver les faits et de les juger par elle-même. Or, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Tous les journaux lui étourdissent les oreilles de diatribes contre des saltimbanques : que voulez-vous qu'elle pense ? Oui,

les journalistes sont responsables des décisions et des idées de cette immense majorité.

Avant d'arriver à Paris, les frères Davenport, nous l'avons dit, s'étaient d'abord arrêtés au petit château de Gennevilliers, où un petit nombre d'invités, écrivains et journalistes, furent témoins de leurs faits et gestes. Un peu plus tard, les salons de la rue de la Pompe succédèrent à celui de Gennevilliers, et l'on vit paraître quelques comptes-rendus de ces séances, généralement sympathiques. Je citerai notamment les articles de *la Patrie* et du *Grand Journal*, comme remarquables par la bonne foi avec laquelle ils furent écrits.

Ces phénomènes devaient rester dans un sanctuaire (ou un laboratoire, comme on voudra), mais ne pas affronter la masse de l'incrédulité aveugle. Qu'on l'avance ou qu'on le nie, je sais par expérience que les prédispositions antipathiques contrarient la réussite. Vous avez beau rire et hausser les épaules, vous ne ferez pas que les forces naturelles n'agissent pas selon leur loi. La sympathie et l'antipathie sont deux forces réelles et opposées.

M. et madame Bernard Derosne, à qui nous devons d'excellentes traductions anglaises, n'étaient pas (qu'ils me permettent de le leur dire)

dans les conditions voulues pour servir de protecteurs à des médiums. Sans entrer dans aucun détail, j'observerai simplement qu'ils s'étaient occupés de toute autre matière que d'études de ce genre, et qu'ils n'étaient pas bien familiarisés avec les habitudes et les apparentes fantaisies de ce monde tout nouveau pour eux. On ne peut pas avoir toutes les qualités de ce monde et de l'autre ! M. Derosne était dans l'erreur lorsqu'il croyait que l'on pouvait donner en spectacle devant six cents personnes les facultés médianiques des deux Américains. Ils ne pouvaient agir au milieu de cette assemblée bruyante et criarde avec la même facilité que dans la retraite et le silence. Aussi est-il curieux de lire la relation de cette première séance devant le public parisien.

Ils ont été traités avec une injustice et une violence qui dépassent toute excuse. Voici un récit qui donnera une idée de la forme mise à leur réception. C'était la *première* séance publique qu'ils donnaient à Paris ; il n'y a pas d'autre explication qu'une prévention antipathique, *à priori*, et injustifiable. J'extrais les notes suivantes de l'article de M. de Pène (1), intitulé :

(1) Du 14 septembre.

L'ÉGORGEMENT DES FRÈRES DAVENPORT

A LA SALLE HERZ

La première représentation des *deux frères* devant un public payant a eu lieu mardi soir, comme on l'avait annoncé; ou plutôt la salle avait allumé ses lustres, le public avait pris ses billets et est arrivé en masse à l'heure dite, mais le spectacle s'est trouvé noyé dans un tumulte digne d'une assemblée d'actionnaires en furie.

On a fait beaucoup de bruit et d'assez méchante besogne!

Les deux frères!... C'était bien autre chose vraiment qu'à la représentation des *Deux Sœurs!*

La séance de nuit, la plus intéressante des deux, celle qu'on avait poétiquement intitulée : *Une heure dans les ténèbres*, et qui ne devait avoir pour témoins qu'une soixantaine de spectateurs au prix fort, n'a pas eu lieu du tout.

La première partie seulement de la séance dite publique, accessible dans des prix plus doux, a suffi pour amener un tumulte tel, qu'après trois quarts d'heure environ de brouhaha, le public a dû sortir avec des sergents de ville dans les reins.

Du reste, on rendait loyalement l'argent à la porte; on nous dit même qu'il en est sorti de la caisse plus qu'il n'en était entré.

Ces pauvres Davenport!... je les ai vus, je leur ai parlé, j'ai touché leur armoire ! et les fameuses cordes, et le tambour de basque, et les sonnettes, et les guitares ; en un mot, tous les éléments de la symphonie miraculeuse dans laquelle il paraît qu'ils excellent. J'avais même été appelé par le suffrage de mes concitoyens, — moi myope et maladroit, moi qui n'ai jamais deviné une charade de ma vie et qui marcherais sur la solution d'un problème sans le voir!... Je m'étais trouvé appelé, de compte à demi avec le baron Nicolas Clary, au périlleux honneur de monter sur l'estrade pour contrôler les opérations, lier, délier et faire tout ce qui concernait notre état de.. creuset malgré nous.

Dirai-je qu'il y avait une cabale contre eux, dès avant que les chandelles fussent allumées — ou plutôt éteintes ? C'est possible, mais je ne l'affirmerais pas ; je crois d'ailleurs que les cabales, quand elles se sentent en face d'une chose résistante, mollissent bien vite. C'est l'histoire du serpent et de la lime :

Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle.

Les pires ennemis des Davenport, dans cette bagarre, ç'a été eux-mêmes.

Entendons-nous bien : je les tiens pour très-habiles et parfaitement merveilleux, — à l'aide de ficelles de ce monde-ci ou de celui-là, — puisqu'ils font ce que MM. Maillard, Albéric Second et tant d'autres témoins dignes de foi leur ont vu faire en diverses rencontres ; leur réputation et leur mérite de prestidigitateurs, — ou de médiums, ou de sorciers, comme il vous plaira dire — demeurent encore intacts à mes yeux ; seulement ils ne connaissent pas le premier mot du public parisien, et, à la façon naïve dont la mise en scène de leurs... miracles était organisée, on dirait qu'ils ne sont jamais sortis de leur armoire.

Mais évidemment on avait affaire à un public défiant et *sur l'œil*, qu'il fallait attaquer vivement, la main haute et légère, comme un cavalier habile enlève son cheval qui hésite devant l'obstacle. Si le cavalier hésite aussi, il est perdu.

MM. Davenport, ne parlant point le français, avaient dû déléguer à un interprète, — plein de bonne volonté, — le soin de parler au public.

C'est déjà un malheur. Une langue bien pendue est souvent pour moitié dans la réussite des tours du jongleur. Demandez à M. de Caston !

La soirée ouvrit par un petit speech de M. l'interprète, dont l'intention était excellente et l'*esprit* des plus conciliants. Il y était dit — mais

en trop de mots — à peu près ceci : « MM. Da-
« venport ne prétendent point imposer la
« croyance en leur commerce avec les esprits ;
« ils ne se proclament devant vous ni sorciers
« ni escamoteurs ; ils se proposent seulement de
« vous faire voir ce que vous allez voir ; vous qua-
« lifierez, après, ces messieurs comme vous l'en-
« tendrez. »

Une pareille charte était raisonnable ; elle sa-
crifiait peut-être un peu les amis aux ennemis
et les croyants aux railleurs. On n'y plantait pas
du tout le drapeau du surnaturel.

Ce programme ne fut point présenté par une
langue assez habile à un peuple qui, comme Bri-
doison, tient à la *foooooorme*.

Première maladresse d'un côté.

Premier ricanement de l'autre.

Enfin le prologue est fini, la pièce va com-
mencer.

Pas encore ! Les acteurs sont bien en scène,
mais leur ignorance de notre langue, leur désir
— affecté ou sincère d'un contrôle sérieux, l'em-
pressement avec lequel ils acceptent tout exa-
men sans marchander, l'entêtement qu'ils mettent
à forcer le mandataire de l'incrédulité publique
(hélas ! c'était toujours nous) à fourrer son nez

partout, amènent des longueurs et encore des longueurs. Il vaudrait mieux tromper les gens et les tromper plus vite.

On grogne; on chante; on siffle; on hurle; on applaudit; on rit... on va appeler Thérèse tout à l'heure (1).

Placés dans des conditions évidemment hostiles, les Davenport n'en avait pas moins réussi ce que j'appellerai provisoirement leurs tours de cordes, lorsqu'un monsieur s'élançe sur l'estrade, — un grand monsieur blond, — le même, je crois, qui avait remplacé par de vrais nœuds gordiens les attaches enfantines que notre main avait dû essayer de serrer par déférence pour le vœu populaire...

On entend cet impétueux survenant s'écrier : « On nous trompe; c'est une indigne mystification. » En même temps, d'un coup de poing il fait sauter une planche de l'armoire, et l'un des frères Davenport tombe assis par terre; toute la salle se lève; tempête partout; trois femmes se préparent à s'évanouir; chacun quitte sa place; tout le monde est devenu son propre délégué, tout le monde est sur l'estrade. On parle aux gens qu'on ne connaît pas, exactement comme les jours d'é-

(1) « Une bande d'incrédules simulaient des distributions de gifles aux messieurs et des baisers aux dames. » (*Temps* du 27 août.)

meute. M. Herz commence à trembler pour sa salle.

Entrée de sergents de ville vive et animée.

La séance est levée, — après des pourparlers qui ne sont pas tous couleur de rose, — sur l'ordre formel de M. le commissaire de police Bellenger, dont la courtoisie et la présence d'esprit ne se sont pas un instant démenties.

Les Davenport voulaient continuer.

Depuis le fameux cri : « On égorge nos frères ! » qui fit recommencer, à la suite de la fusillade nocturne du ministère des Affaires étrangères, la révolution un moment calmée de février 1848, aucun cri n'avait soulevé le peuple comme cet : « On nous mystifie, mes frères. »

La foudre tombant sur l'armoire n'aurait pas fait plus de fracas.

A l'heure nocturne où j'écris ces lignes, mardi minuit, on ne parle que des Davenport sur le boulevard en tumulte. On les cotera en baisse à la Bourse de demain.

L'impression qui me paraît dominer, c'est qu'ils ont été exécutés, — non jugés, — avec une certaine férocité de mauvais goût (1).

Ce compte rendu est peut-être un peu long ;

(1) *Gazette des Étrangers* du 14 septembre.

mais j'ai voulu laisser subsister l'intégrité des faits, afin que le public juge en dernier ressort (1).

Je lis dans un journal quotidien les réflexions suivantes, à propos de la même séance :

« La pire des choses haïssables, à mon gré, c'est la violence. Elle souille les meilleures causes et nous détacherait du bon droit lui-même, quand elle se met à suivre son drapeau. J'admets que ces Davenport, dont le nom remplit, en ce moment, toutes les bouches oisives de Paris en vacances, soient de misérables imposteurs, et même des imposteurs sans habileté ; toujours est-il que, dans leur Waterloo de la salle Herz, le public s'est montré brutal ; donc, à mes yeux, le public a eu tort, même en ayant raison.

« Plus heureux que nous peut-être sont les esprits absolus et un peu étroits qui croient qu'en dehors de leur petite lumière personnelle il n'y a que ténèbres et qu'erreur à droite ou à gauche de leur opinion. J'ai beau faire ; je ne saurais me ranger parmi ces sages orgueilleux ; il entre toujours du doute dans ma croyance et de

(1) Tout Paris en fut ému ; les théâtres eurent leurs médiums ; il n'est pas jusqu'à l'Hippodrome qui n'ait donné un intermède équestre sous le titre de : *Médiums à ficelles et autres tours*, folie de 1865. Cette parodie a été sifflée à plus juste titre que la réalité.

la croyance dans mon doute. Il me semble que l'on n'a besoin ni d'être bien vieux, ni bien savant, ni bien profond, qu'il suffit d'être attentif et impartial pour devenir, au bout de quelques années passées à considérer le train des personnes et des choses, plus modéré dans ses appréciations. Enfant, on voyait des abîmes là où plus tard on ne distingue plus que des nuances. Ce n'est qu'à partir d'un certain âge que l'on sent bien l'horreur des Saint-Barthélemy, de quelque côté qu'elles viennent. »

Ces causes mystérieuses et inconnues existent-elles ?

« Il est certain que de grands esprits du temps passé y ont cru, et que l'on pourrait nommer, sans aller chercher bien loin, des illustrations du siècle présent qui donnent dans ces niaiseries : pour n'en nommer que trois, madame Émile de Girardin est morte dans cette foi ; Alfred de Musset aussi ; et Victor Hugo lui-même, dans les longues soirées de Jersey, ne dédaignait pas de pencher son front immortel sur une table hantée... Il est vrai que ces pratiques-là font rire de pitié MM. Pitauchard et Turlututu. »

III

Il était écrit que la question Davenport préoccuperait le journalisme tout entier, depuis les *Débats* jusqu'au *Petit Journal*. Et tous, jusqu'à M. C, ont jeté leur vote dans l'urne publique. N'avez-vous pas lu dans la petite feuille *F* un premier-Paris intitulé « les Spiritistes et les Revnants, » lequel article commence par cette noble confidence :

« Je suis *accablé de lettres*

·

Qui me demandent mon opinion

··

Sur les esprits frappeurs,

··

Les médiums,

··

Les voix sur-

..

naturelles (1). »

Ce pauvre M. C! le voyez-vous *accablé* de lettres sur la question du surnaturel! On réclame son opinion!... Il est devenu l'oracle des grandeurs et des faiblesses de l'humanité!... Je n'insiste pas sur ce nouveau phénomène, l'illusion est par trop drôle...

Seulement je ferai remarquer à M. C qu'il eût été charitable de sa part de tirer d'embarras les personnes anxieuses qui réclamaient ses lumières, et de ne pas oublier de donner cette opinion invoquée par tant de voix. Lorsqu'on se croit assis sur un trône, il ne faut pas répondre aux suppliques en sautant à la corde.

Voici en quels termes M. D, rédacteur du journal Z, dont nous avons déjà apprécié l'aimable délicatesse, traite les deux frères américains; il peut tendre la main à son frère précité :

« Quand MM. Davenport viennent nous raconter qu'ils sont de purs médiums, des agents passifs, et que ce sont les esprits qui font le sabbat

(1) Le journal Y du 18 septembre.

dans leur armoire, nous avons le droit de leur dire qu'ils sont d'effrontés charlatans, que le public parisien n'est pas aussi bête qu'ils se le figurent, qu'il peut se produire des miracles à Lourdes et à la Salette, mais qu'il ne s'en produit pas à Paris, que tout ce surnaturel mis en mouvement pour arriver à produire un charivari dans une armoire est d'une niaiserie écœurante, et que le public parisien n'écouterà jamais pareilles choses présentées sérieusement, sans rire ou sans siffler. »

Après avoir subi ces avanies de toute nature, les médiums écrivirent leur lettre de justification, de laquelle nous extrayons les passages suivants, et sur laquelle nous appellerons un instant d'attention.

« Depuis un mois, monsieur, nous avons subi toutes les attaques de votre journal dans le calme le plus complet. Ce n'était pas de la discussion, ce n'était pas même de la critique, mais de l'hostilité non déguisée. Celui de vos rédacteurs qui nous a consacré deux feuillets complets a commencé ou fini par déclarer qu'il ne nous avait *jamais vus*; le second, qui s'est donné la mission quotidienne de s'occuper de nous, a trouvé également commode de nous accuser de tous les méfaits, de nous dénoncer à toutes les vindictes, de

parti pris et avant d'avoir assisté à une de nos séances; quant au troisième, car pour des adversaires et des ennemis aussi dangereux que nous il n'est jamais trop d'assaillants, il a pris prétexte de notre biographie traduite de l'anglais pour nous traiter à son tour avec tous les égards auxquels votre journal nous a habitués.

« La mauvaise foi la plus insigne peut seule prétendre aujourd'hui que le moindre ressort a jamais existé dans notre cabinet; depuis trois semaines, tout le monde l'a vu et examiné, et les mécaniciens, les fabricants d'appareils de physique, les physiciens et les prestidigitateurs les plus experts et les plus compétents l'ont tour à tour inspecté sous toutes les faces, sans pouvoir y découvrir la moindre fraude. »

On verra plus loin quelques-uns de ces témoignages et la discussion sur le ressort auquel ils viennent de faire allusion.

Il n'y avait pas à répondre. Aussi, en l'absence de bonnes raisons, après les avoir traités sous une forme peu parlementaire, on en vint jusqu'à chercher dans le Code pénal s'il n'y avait pas quelque texte obscur à interpréter contre eux pour les jeter hors la loi. Écoutez encore le journal *Z* (1), et toujours le rédacteur D, con-

(1) Du 19 septembre.

fondant une secte de croyants avec ces deux Américains, et enveloppant les théories dans sa négation contre des faits qu'il ne comprend pas. Je fais imprimer textuellement, en gardant la forme même de cette insinuation hospitalière :

« Le spiritisme, bafoué et ruiné aux États-Unis, veut, paraît-il, se réfugier en France. Le scandale continue à Paris. Les frères Davenport ne veulent pas reconnaître qu'ils ne sont que d'habiles prestidigitateurs. Ils persistent, en dépit de leur mésaventure du 12 septembre, à jeter à la raison humaine, à la science, et en particulier au public parisien, les plus indignes défis.

« La police les autorise à donner des séances de physique, mais sortant du cadre dans lequel ils devraient se renfermer; ils s'obstinent à ne vouloir être que des êtres surnaturels.

« Chaque soir, dans la salle Herz, en formulant ce défi par des actes que la Cour de justice de Buffalo a qualifiés de frauduleux, MM. Davenport et Fay ne se placent-ils pas en dehors du droit commun?

« La loi française serait-elle impuissante contre d'aussi audacieuses jongleries, et l'article 405 du Code pénal ne serait-il pas applicable dans de telles circonstances? Cet article est ainsi conçu :

« Art. 405. Quiconque, soit en faisant usage de faux noms ou de fausses qualités, soit en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence de fausses entreprises, d'un crédit ou d'*un pouvoir imaginaire* pour faire naître l'espérance ou la crainte d'un succès, d'un accident ou de tout autre *événement chimérique*, se sera fait remettre ou délivrer des fonds, etc., et aura, par un de ces moyens, escroqué ou tenté d'escroquer la totalité ou *partie* de la fortune d'autrui, sera puni, etc. »

Je ne sache pas que les exécuteurs du Code pénal aient rien répondu à ce charitable appel, et j'en félicite M. le préfet de police de Paris (1).

(1) Il ne s'agissait pas de les discuter ; mais de les *tuer*. Fort heureusement que les armes de messieurs les exécuteurs sont trop souvent en service pour ne pas être légèrement émoussées. Voici un spécimen de ces armes, — que l'on croit si terribles. Lisez la lettre et les couplets.

« Monsieur C,

« Le ridicule *tue* en France. Ne vous semble-t-il pas qu'on prend trop au sérieux les mystificateurs américains, et, si on les railait un peu, ne pensez-vous pas que le rire les *écraserait* plus encore que les réfutations professorales ?

« Pour ma part, je l'ai cru en faisant la complainte que je prends la liberté de vous adresser sous ce pli, et je vous demande votre avis sur ce *supplice de la marotte*.

« Agrérez mes sincères et sympathiques salutations.

« β... »

La complainte se nomme *le Naufrage d'Avant-port*, en huit couplets, dont voici un spécimen :

Il est vrai qu'on aurait pu leur faire justice di-

AIR : *Faudrait pas m'la faire.*

« On porte une corde lâche,
 Puis ils sont noués.
 Un loustic bien mis se fâche :
 « Nous serions joués,
 « J'les attache, et l'on peut croire
 « Qu'ils s'ront ficelés tout de bon. »
 Un autre, entrant dans l'armoire,
 Trouve leur truc dans le fond !...
 Vas-tu t'taire ! (*Bis.*)
 Cell'-là, faut pas nous la faire.
 On leur dit, sans plus d'façons,
 Cell'là, nous la connaissons ! »

AIR : *Le Baptême du p'tit Ébéniste.*

« De bousculer voilà l'public qui s'mêle.
 Il veut sortir, parc'qu'on l'a mis dedans.
 Des fameus's cord's il a vu la ficelle,
 Et les spirit's se sauv'nt... il n'est que temps.
 Puis, défonçant la recette et l'armoire,
 Des beaux messieurs, des ébénisses,
 A l'unisson les démolissent,
 Que c'est comme un bouquet de fleurs !

(*Parlé.*) En chœur :

Que c'est comme un bouquet de fleurs ! »

Comment résiste-t-on à de pareils coups ?

Voici un pendant digne d'être encadré :

« LA SATANIADÉ du *spirit-satanisme*, archi-drame spiriticide en cinq éclats infernaux, précédé d'une préface miraculeuse, par M. Gagne, avocat. »

En quelle langue est-ce écrit ? On n'a jamais pu le savoir.

La forme n'est pas moins gracieuse que les précédentes.

Voici la première ligne :

« La plus stupide et la plus infernale peste, c'est le spiritisme, etc. »

rectement si l'on avait suivi les dispositions indiquées par l'exemple suivant :

« Le public a mis de la férocité dans ses sifflets et dans ses huées, avoue M. E. Mais les frères Davenport et leurs hommes croyaient sans doute avoir devant eux des sauvages de l'Amérique du Sud, qu'ils venaient leur parler du grand Esprit ou du grand Manitou. On a eu raison de huer, de siffler les médiums; on a eu raison de les chasser de leurs tréteaux : on les eût bâtonnés, qu'en définitive *je n'y verrais pas grand mal*. Un galant homme a toujours le droit de répondre à une insolence par un soufflet (1). »

C'est en ces termes que l'on a cherché à élucider la question. Quel ravissant procédé !

Des juges moins sévères proposèrent simplement au gouvernement d'acheter le secret des médiums, et de leur défendre de dire qu'ils ne sont que des agents passifs.

« J'ai des raisons (2), dit M. F, de croire qu'ils maintiennent le merveilleux dans la crainte de perdre des spectateurs, et que si on leur garantissait un minimum de profit, ils riraient les premiers de leurs fameux esprits. Eh bien ! le pouvoir qui doit la liberté à tout le monde, sa protection ou

(1) *Le Temps* du 15 septembre.

(2) On n'a jamais pu savoir quelles étaient ces raisons.

plutôt son abstention à tous les charlatanismes, ne pourrait-il rendre cependant à la santé publique le service d'*acheter* le secret en question ?

« Je n'aime pas qu'il prête ses sergents de ville en si grande quantité aux imposteurs ; mais je ne veux pas non plus qu'il opprime ceux-ci. Qu'il transige avec eux ; qu'il dise aux frères Davenport :

« — Vous apportez avec vous un choléra moral dont les ignorants, les âmes crédules s'em-poisonnent. Je respecte, même dans vos excès, la liberté des industries ; mais, tuteur des faibles, éducateur des brutes, soutien des imbéciles, je dois la lumière à ceux que vos ténèbres jettent dans les hallucinations. Combien pensez-vous récolter en France ? Je vous donne la somme rêvée : faites, comme M. R, une démonstration publique et rationnelle de vos exercices, et vous aurez rendu service aux populations, au lieu de leur nuire.

« Voilà ce que devrait tenter l'autorité. On subventionne tant de mensonges qu'on pourrait bien mettre le prix un jour à la vérité. Peut-être que les Davenport accepteraient. »

Le gouvernement n'a pas plus répondu à ces propositions qu'aux premières ; car le « Gouver-

nement » sait bien que les Davenport ne peuvent vendre un secret qu'ils ne possèdent pas.

Et à ce propos je m'étonne qu'on réclame l'intervention de l'autorité dans un cas comme celui-ci, lorsqu'on s'efforce avec tant d'insistance, d'un autre côté, d'amoindrir de plus en plus son action et son influence.

Tous les journaux de grand format, jusqu'à ceux du monde clérical, ont déclaré *à priori* que la discussion était superflue. Ces dernières feuilles n'ont plus invoqué ni diables, ni damnés ; elles prirent au contraire la défense du spiritisme et l'attaque des prétendus jongleurs. Le compte rendu par M. G des faits et gestes des journaux quotidiens dans leur campagne contre ces jeunes gens est, du reste, trop instructif pour que je n'en extraie pas les meilleures dépositions :

« Quelques écrivains, mi-partie romanciers, dramaturges, chroniqueurs et philosophes, entre autres l'illustre M. A, trouvèrent l'occasion excellente pour battre à plate-couture une bonne fois leur ennemi intime le *surnaturel*, puisque l'on était certain que les jolis tours des frères Davenport n'avaient rien que de très-naturel.

« On engagea une véritable bataille contre les

deux faux sorciers. M. A, suivi d'un nombreux état-major du papier quotidien, semblait gouverner l'attaque. Pendant plusieurs jours, des charges brillantes furent exécutées contre la superstition, les croyances d'un autre âge, les jongleries anciennes et modernes (excepté toutefois celles des libres penseurs); il avait été préalablement convenu que les frères Davenport étaient les grands-prêtres officiels de la chose; on les traitait en conséquence, et en vérité, nous avons vu le moment où l'on appellerait ces deux pauvres jongleurs *cléricaux*.

« On y a mis tant de passion, on a fait un tel bruit et un tel scandale, que la pitié nous est venue avec le dégoût.

« M. A et son état-major ne fournissaient que la déclamation; cela n'aurait pas suffi. Ces messieurs se sont adjoint un auxiliaire passé maître en fait de tours d'adresse: M. R, très-connu pour ses soirées amusantes. M. R, ayant assisté à la séance d'essai offerte aux journalistes par les frères Davenport, diagnostica tout de suite de simples confrères qui simulaient, peu adroitement, des relations avec les esprits. Dans une de ses soirées, il reproduisit de la façon la plus exacte les tours prétendus surnaturels exécutés dans la malheureuse séance d'essai, et il initia le

public à la question d'art qui se tenait derrière les apparences spirites.

« Cela fit beaucoup rire. M. R partagea très-galamment son triomphe avec les philosophes. Ils avaient démasqué en commun deux jongleurs ; ils dépensèrent, aussi en commun, beaucoup d'encre pour proclamer leur victoire sur le surnaturel, qui évidemment était hors de cause. Cette victoire a produit un tintamarre libéral dont nous ne sommes pas quittes encore !

« Enfin, les deux faux spirites, nonobstant la séance de M. R qui les avait découronnés sans retour, commirent la maladresse d'annoncer une séance publique où ils exécuteraient point à point leur dérisoire programme.

« Puisqu'ils étaient jugés, ils auraient dû s'attendre à être exécutés. Ils le furent, en effet, avec un emportement qui pour quelques minutes compromit la sécurité de leurs personnes mêmes.

« Ce fut alors un tumulte épouvantable ; le public voulait tout briser. On huait, on sifflait. Et malgré tout, les frères Davenport voulaient continuer ; mais les sergents de ville entourèrent la boîte pour les préserver de la foule, et le commissaire de police fit évacuer la salle en faisant remettre à chaque spectateur le prix de sa stalle. Mais le vacarme insolite au quel s'aban-

donne tout le papier quotidien suffirait seul à nous tenir en défiance. Il est toujours bon de s'écarter des foules : elles ne font que suivre, bien souvent, d'adroits metteurs en scène. La campagne entreprise contre les deux jongleurs a été conduite par quelques criards de la philosophie ou de la prètrophobie. Nous ne pouvons pas crier avec ces gens-là. Sous prétexte de deux pauvres diables qui se donnaient pour sorciers et n'étaient rien moins que cela, on tranche la question du spiritisme, on se rit des phénomènes de l'ordre surnaturel, on se vante d'avoir détruit à la fois une croyance populaire et un principe (1). »

Ainsi ces pauvres jeunes gens ont été également bafoués de toutes parts. Ceux-là mêmes qui croient à tous les revenants du monde et à tous les esprits farceurs de l'autre, ont défendu aux-dits esprits farceurs de rien jouer chez les Davenport.

Ah ! j'oubliais de vous offrir un échantillon de la manière dont les savants en théologie ont tranché la question de leur côté. Écoutez M. l'abbé H :

« Nous n'avons pas à nous occuper ici des jon-

(1) *Le Monde* du 18 septembre.

glories qui agitent tout Paris depuis quinze jours. Toutefois, nous ne pouvons nous dispenser de signaler une *folie* et une maladresse incroyables; comment, à moins d'être *athée* ou *fou*, peut-on s'imaginer que les esprits bons ou mauvais seront à la disposition d'un charlatan; qu'ils quitteront le *ciel* ou l'*enfer* pour remplir sa caisse? Cette *stupide comédie*? etc. (1). »

C'est ce qui s'appelle ne pas mâcher ses mots.

Les personnes les plus réservées ont douté de quel côté est l'extravagance, tant les fiers sceptiques ont mis peu de forme à leur manière d'agir. Je trouve une multitude de déclarations *contre* les séances, signées par des gens qui n'ont pas assisté une seule fois à ces séances. On avouera qu'il faut une certaine dose de présomption pour traiter avec autant de légèreté les sujets que l'on se donne la mission d'interpréter au public.

Lisez, par exemple, les passages suivants (2) :

« Vous l'avouerez-je? *Je n'ai pas encore vu les frères Davenport. Je ne connais ni la fameuse armoire, ni les tambours de basque, ni les guitares qui jouent un rôle si actif dans les exercices de ces deux frères Siamois du spiritisme.*

« Il me manque un sens peut-être, mais jusqu'à

(1) Revue scientifique de M. l'abbé H.

(2) Extraits du journal X.

présent je n'ai pu comprendre l'intérêt qu'ont excité, partout où ils ont passé, les séances de ces deux médiums, et je trouve que, pour des gens qui se prétendent les instruments des puissances occultes, ils ne font que d'assez piètres tours. Tout leur art consiste à se faire attacher et à se délier dans une armoire et à faire voltiger des guitares dans les ténèbres. Mais une partie de ces exercices a été supérieurement exécutée par des acrobates, qui n'étaient pas le moins du monde médiums, sans parler de Maurice Roux.

« Quant aux sarabandes dansées par les instruments de musique dans les ténèbres, je trouve cela puéril, et médiocrement amusant. »

C'est ainsi que M. I parle d'une chose qu'il avoue n'avoir jamais vue. Sa conclusion est d'une politesse exquise :

« Ces expériences sont venues à propos pour montrer le néant de ces évocations et de ces manifestations de spiritisme qui ont tourné la tête à tant *d'imbéciles* depuis quelques années, et dont l'influence, dans le pays de Voltaire, est inexplicable. »

Et que l'on ne croie pas que c'est là un exemple isolé. Au contraire, les plus implacables sont ceux qui n'ont rien vu. M. A, l'un des plus violents insulteurs, n'a jamais mis le pied au salon où

ces phénomènes se produisent. M. D, son collègue, traitait de charlatans et d'escrocs des hommes qu'il ne s'était pas donné la peine d'aller voir. M. F les regarde comme d'effrontés imposteurs et se retranche dans cette intelligente décision : « Nous n'avons point vu les exercices des frères Davenport, et nous ne nous soucions point de les voir, parce que nous leur opposons, de prime abord, la fin de non-recevoir du sens commun (1). » Je m'arrête. Mais je pourrais en citer bien d'autres.

Les journaux anglais, qui s'occupaient de ces phénomènes l'année dernière à pareille époque, n'ont pas mieux traité les étrangers que la presse française. Quelques-uns : le *Morning Star*, le *Morning Post*, le *Daily Telegraph*, furent bienveillants. Quelques autres : le *Times*, le *Herald*, le *Standard*, furent parfois indulgents. D'autres, en plus grand nombre, et ceux-ci même, selon les rédacteurs, se déclarèrent hostiles. Je citerai seulement, pour mémoire, deux passages, l'un pour montrer la nullité des explications opposées, l'autre qui donne une idée des compliments qu'on adressa, là-bas comme ici, aux deux acteurs.

Le *Spectator* avance que tout peut s'expliquer

(1) *Le Temps* du 19 septembre.

d'une façon très-simple, en supposant qu'une entrée secrète soit ménagée derrière le cabinet. Mais comme la pièce était éclairée et que le comité entourait le cabinet, cette objection tombe d'elle-même. Des personnes y prennent place, et dès lors on ne saurait admettre la coopération d'une personne étrangère. A la salle Herz, la partie postérieure du cabinet est presque contiguë à la glace.

La *Saturday Review* appelle les Davenport « les insulteurs du samedi, » et lorsqu'elle parle de leurs actes, c'est dans les termes choisis que voici : « Quant aux phénomènes en eux-mêmes, rien d'aussi *grotesquement absurde* et de *stupidement insignifiant* ne s'était encore produit, même dans les tristes annales du spiritualisme. »

On ne peut pas du reste trop en vouloir aux directeurs de journaux, de prendre parti contre des faits qu'un honnête homme ne peut raisonnablement accepter. La faute en est à certains abonnés, prudes et réservés, qui se feraient un crime de sortir avant midi de leurs pantoufles et de leur robe de chambre. La première question pour un journal, comme pour un individu quelconque, c'est de vivre. Ce qui advint à un célèbre *Magazine* mensuel a été un terrible avertissement pour toute la presse anglaise. Il y a quel-

ques années, ce recueil publia un compte rendu sincère de faits observés par un de ses collaborateurs les plus estimés. Il en fut pour la perte de trois mille numéros dans sa circulation, sans compter les railleries et les injures qui ne lui furent pas épargnées. Même dans la libre Angleterre, il n'est pas toujours bon de dire la vérité ! Ce *Magazine* s'est depuis repenti et rétracté ! Il y a quelques mois, il avançait que l'homme ne devait pas croire ce qui lui paraissait improbable, quelles que fussent les preuves qu'il eût sous les yeux, et que sa conscience le forçait d'admettre. C'est là à coup sûr une règle de conduite prudente pour le *Magazine*, si elle n'est nuisible aux progrès de l'humanité. Examinez d'abord ce que votre esprit doit admettre ou condamner, et alors tant pis pour les faits s'ils sont en contradiction avec le jugement que vous avez arrêté d'avance.

IV

C'est ainsi que l'on s'est unanimement comporté vis-à-vis de ces messieurs. Je passe maintenant à une autre face plus intéressante de cette question assez complexe : au mode de discussion qu'on lui a appliqué. — Cette discussion est vraiment curieuse.

Bien des gens dont on ne s'occupait pas se sont sentis tout aises de faire un peu de bruit, en ayant l'air d'être plus forts que les autres et d'avoir trouvé le secret.

Un monsieur L s'imagine qu'il a découvert une traverse servant à la ligature et à la délivrance des médiums. Tout fier de sa découverte, acclamé par le public, le voici écrivant à tous les journaux de Paris une lettre où l'on sent l'émotion de son cœur battre sous chaque ligne. Il a trouvé le *truc* ! Son œil incomparable a deviné au pre-

mier coup que le bon public n'était qu'un amalgame d'aveugles. Puisse son dévouement passer à la postérité. Écoutez-le, c'est l'auteur lui-même qui nous raconte ses impressions et sa découverte:

« Je suis heureux de frapper à grands coups sur ce qu'on ose appeler les esprits. »

Ce prélude annonce formellement les dispositions non impartiales de l'orateur.

« Il m'a suffi de jeter les yeux sur la nombreuse assemblée pour constater que le public était bien choisi. »

Cela nous fait plaisir. M. de P. est invité à lier les frères avec tout le soin et toute l'habileté qu'il pourra déployer. Notre M. L. remarque qu'il ne s'acquitte pas assez bien de sa tâche. Il vient se joindre à lui, fait retentir son nom, et puis :

« J'ai affirmé, dit-il, que je sortirais victorieux d'une lutte que j'engageais avec ces deux hommes qui avaient su stupéfier l'ancien et le nouveau monde. »

Voilà notre héros engagé. Aussi, se met-il en devoir de garrotter les deux Américains. « Pendant ce travail, raconte-t-il, j'avais remarqué qu'on ne pouvait lier les deux frères Davenport que sur une traverse qui semblait mobile. *J'avais senti sous mes doigts tout un mécanisme!* »

Voyez-vous cela!

« La porte s'est refermée.

« — Allez donc à votre place, me dit l'interprète.

« Je ne me suis pas fait prier.

« Les deux frères devaient suer dans leur domicile pour faire sortir la traverse. Après sept minutes, montre en main, l'un d'eux se montre en public, mais il avait ébranlé pendant sept minutes l'armoire merveilleuse, tellement les cordes seraient la planche sur laquelle se trouvaient liées les cordes.

« Il en fut de même pour le second des frères.

« Sur ma demande, on me présenta une corde qui n'était pas celle qui m'avait servi. J'en fis la remarque. L'interprète garda le silence!

« Je dois dire aussi que la traverse avait été enlevée!

« On annonce que les Davenport vont se lier eux-mêmes. On referme les portes. La traverse allait-elle revenir à sa place?... *Le mécanisme était là...*

« *Voici le dénouement; attention!*

« Les deux médiums avaient perdu la tête. L'un d'eux ouvre la porte. La traverse n'est plus dans sa gaine. Je m'aperçois du fait. « Saisissez la traverse! » m'écriai-je; une personne fut assez aimable pour porter la main sur cette mer-

veilleuse traverse avant que je fusse sur la scène, et il suffit de tirer cette traverse pour délier le fameux médium, qui s'en fut roulant par terre, sans que les esprits fissent quoi que ce fût pour relever le malheureux Américain.

« A ce moment, je l'avoue, le public prit d'assaut la scène. On riait. On voulait voir la position académique du médium. Quoi de plus naturel? Ne s'agissait-il pas des esprits vaincus par un profane!!! »

M. L termine ses pompeuses déclarations en invitant l'autorité (!) à intervenir...

Hélas! l'honorable chercheur n'a pas joui longtemps de son triomphe sur « la crédulité de l'ancien et du nouveau monde. » S'il avait adressé sa lettre à la postérité, il est bien à craindre qu'elle ne soit arrêtée en route. Les mêmes journaux qui la reproduisaient, se faisaient un devoir de l'accompagner des mots suivants (1) :

« M. L, qui a cru avoir découvert le *truc*, et qui nous avait fait, jusqu'à hier soir, partager sa conviction, s'est évidemment trompé. La traverse de bois mobile n'est, en aucune façon, le *deus ex machinâ* de cet appareil. En effet, cette traverse,

(1) Voyez l'*Époque* du 17 septembre, le *Temps* du 18 et la *Patrie* du 20, etc.

est maintenant fixée aux montants de l'armoire par des vis très-solides. Le meuble est fait de planches fort minces, à l'intérieur desquelles il est absolument impossible d'introduire le moindre mécanisme. La cloche, le tambour de basque, la guitare, le cornet de cuivre, sont des instruments honnêtes, incapables de se prêter à la plus petite machination. Dessus, dessous, de côté, nous ne découvrons absolument rien de suspect. Le très-petit balcon qui doit servir de théâtre est examiné avec la même scrupuleuse attention, et nous avons beau regarder, frapper les murailles, soulever les tapis, déplacer les chaises, nous sommes forcés de convenir que, s'il y a des *trucs*, ils sont absolument, mais absolument invisibles. »

Il fut rapidement et universellement reconnu que le truc découvert par MM. L et M n'existait que dans l'imagination de ces deux excellents hommes, et que M. L en particulier s'était mis « la traverse dans l'œil. » *La Gazette de France* elle-même, qui avait beaucoup d'intérêt à la découverte dudit truc, écrit en grosses lettres les réflexions suivantes : « J'ignore le secret; en dépit du triomphant ingénieur, qui *affirme* QU'IL EST SORTI VICTORIEUX de la lutte qu'il a engagée avec ces deux hommes QUI ONT SU STUPEFIER L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDE!!!

« En dépit de l'ingénieur L, ajoute-t-elle, je doute qu'un ressort pratiqué dans le banc sur lequel s'assoient les jongleurs constitue tout le mécanisme. D'abord, j'ai sérieusement sondé le banc, fixé désormais à l'armoire par de robustes chevilles en fer ; ensuite, Tolmaque, à l'Hippodrome, assis sur une chaise, n'avait pas de ressort à pousser et il se dégageait pourtant presque aussi vite et aussi bien que les frères Davenport. C'est donc ailleurs, je crois, qu'il faut chercher la clef de l'énigme. »

Ledit ingénieux s'était trop enflammé, il fut éteint subitement, par le souffle magique de quelque esprit sans doute. On n'en parle plus. M. l'abbé H annonce qu'il mettra en évidence son adresse dans une certaine conférence ; mais on le prie de n'en rien faire. Les journaux insèrent une note ainsi conçue : « Nous apprenons de source certaine que M. l'ingénieur L vient d'intenter une action juridique contre les adroits prestidigitateurs. » Mais toutes ces belles prouesses ont soudain glissé dans l'ombre.

Plusieurs spectateurs, non moins habiles que le précédent, prétendirent, à plusieurs reprises, surprendre le secret. Des ingénieurs, moins ingénieux qu'ils n'en avaient l'air, tombèrent dans la même méprise pour ne rien trouver. S'ils avaient

été de bonne foi, s'ils avaient reconnu qu'ils s'étaient trompés, nous les féliciterions de leurs recherches ; mais il n'en est pas ainsi. On n'aime pas, généralement, s'avouer vaincu lorsqu'on s'est vu un instant couronné des lauriers de la victoire.

Au milieu de ces controverses, les frères Davenport crurent devoir, à leur tour, répondre aux attaques par l'exposé de leur situation. Cet exposé est assez intéressant pour que je le reproduise *in extenso*.

Voici la lettre adressée à tous les journaux de Paris :

« Monsieur,

« Nous venons réclamer l'insertion de la lettre suivante, que les comptes-rendus de nos séances publiés par votre journal rendent plus que nécessaire pour nous.

« Dans tout ce qui a été dit depuis ce jour sur notre compte par les journaux de Paris, il n'y a pas un mot qui soit exact.

« On ne nous a pas laissés commencer notre séance.

« M. M, ingénieur à Rouen, après avoir escadé l'estrade sur laquelle était posé notre cabinet et s'être écrié : « Nous sommes les dupes

« d'une odieuse mystification! » a, pour justifier son exclamation, violemment brisé une légère traverse en bois soutenant l'extrémité gauche de la banquette circulaire qui se trouve dans notre cabinet, et sur laquelle était assis et lié l'un de nous.

« Cette traverse est en chêne plein, elle ne renferme pas le moindre ressort, pas la moindre rainure, et elle est sortie de sa position normale simplement parce que M. M l'a brisée en morceaux et en éclats, ce que nous avons fait constater sur le moment même.

« Comme tant d'autres, M. M aurait bien voulu découvrir un mécanisme dans notre cabinet, mais comme il est bien avéré pour qui veut l'examiner qu'il n'y en a pas, nous en sommes à nous demander sous l'empire de quelle influence M. M a pu se croire fondé à faire en public une déclaration aussi contraire à la vérité. Nous invitons M. M personnellement à venir constater son erreur.

« Notre cabinet peut être visité par tout le monde; les seules réparations qui aient dû y être faites l'ont été par les ouvriers de M. Herz; elles consistent en six fortes vis qui ont été adaptées à cette fameuse traverse et aux montants sur lesquels elle repose, pour les joindre ensemble,

de façon à ne laisser de doute à personne.

« Quant aux charnières suspectées, elles permettent simplement de replier dans une caisse les différentes pièces de notre cabinet, de façon à ne former qu'un très-petit volume d'un transport facile. Du reste, quiconque voudra nous fournir un cabinet semblable au nôtre, en bois plein, et construit sans notre intervention, pourra se convaincre que la séance du 12 septembre n'a été qu'une suite de démonstrations hostiles, préparées avec soin par une partie du public dans le but évident de nous nuire.

« Nous nous serions inclinés devant un jugement rendu avec calme et équité, nous protestons de toutes nos forces et de toute notre trop légitime indignation contre les brutalités et les injures auxquelles nous avons été en butte, et nous en appellerons loyalement du jugement d'une foule égarée et partielle aux investigations sérieuses et honnêtes de personnes désintéressées et même prévenues contre nous.

« Nous sommes certains d'avoir gain de cause. Nous nous résumons : il n'y a pas le moindre mécanisme dans aucun des objets dont nous nous servons; nous en appelons à une expertise de gens compétents. Toutes les explications que la presse a voulu fournir au public par de préten-

dues bascules, traverses, ressorts, etc., sont dénuées de tout fondement et ne peuvent que provoquer notre hilarité à nous.

« Voici, en définitive, ce que nous offrons au public :

« Après qu'un comité désigné par le sort à
« chaque séance aura déclaré ne trouver rien de
« suspect dans tous les objets dont nous nous ser-
« vons ; après que ce comité nous aura mis dans
« l'impossibilité matérielle d'agir, et que de son
« propre aveu le concours actif d'autres per-
« sonnes sera reconnu inadmissible, le public
« verra se produire des phénomènes inexplicables
« jusqu'à ce jour, et, nous le déclarons hardi-
« ment, inexplicables. »

« C'est dans ce but que nous continuerons à donner nos séances à la salle Herz, ne mettant pas un instant en doute le résultat définitif de notre apparition en public : nous ne pouvons nous laisser perdre ainsi dans l'opinion du public français, en qui nous avons pleine confiance. Nos séances de jeudi et de vendredi soir, qui ont eu lieu chacune en présence de soixante personnes appartenant à la société la plus élégante et la plus éclairée, nous sont un sûr garant de ce que l'avenir nous réserve.

« Nous ne fuyons pas la publicité et nous se-

rons très-honorés chaque fois qu'un membre de la presse parisienne voudra bien nous manifester le désir d'assister à nos séances.

« Recevez, etc.

« IRA DAVENPORT.

« WILLIAM H. DAVENPORT.

« WILLIAM M. FAY. »

Ces propositions étaient raisonnables. Or, voici de quelles réflexions *l'Opinion nationale* fait suivre cette lettre :

« Nous protestons contre les expressions et les insinuations blessantes que renferme leur lettre.

« Non, il n'est pas exact que des démonstrations hostiles eussent été préparées par une partie du public; non, MM. Davenport et Fay n'avaient point devant eux une foule égarée, car ils ont été accueillis par des applaudissements unanimes lorsqu'ils ont fait leur entrée dans la salle.

« Le public n'a protesté et n'a témoigné un peu tumultueusement son indignation que lorsqu'il a eu ou cru avoir sous les yeux la preuve que les frères Davenport ne sont que d'habiles mystificateurs.

« MM. Davenport et Fay déclarent que les explications scientifiques et mécaniques publiées par divers journaux ont provoqué leur hilarité.

Nous le croyons sans peine. Ils doivent, en effet, trouver plaisant que l'on discute longuement et presque avec passion leurs petits tours d'escamotage.

« La cour de justice de Buffalo (États-Unis), ville natale des frères Davenport, après de longs débats, vient de rendre un jugement qui donne raison au public français. Elle a décidé que le spiritisme n'est que le résultat de fraudes et de jongleries, et elle a condamné un médium célèbre, M. Colchester, à prendre une licence d'escamoteur.

« MM. Davenport pourront lire le compte rendu de ce procès dans les journaux de New-York du 27 août dernier. Cette lecture leur sera profitable, car ils sont nommés dans les débats. Nous tenons ces journaux à leur disposition. »

De pareilles conclusions sont injustes, et nous avons vu avec plaisir un journal étranger leur ajouter un légitime commentaire.

« Ces réflexions en appellent d'autres, dit *l'Indépendance belge* (1). Elles se terminent par un argument qui n'a pas, à nos yeux, la valeur qu'y semble attacher notre confrère parisien. Il lui paraît suffisant pour en déduire que le spiritisme

(1) *Indépendance* du 18 septembre.

n'est que « fraudes et jongleries. » Bien que nous ne soyons ni spirite ni spiritiste, comme on voudra ; bien que nous ne croyions en aucune façon aux esprits, le jugement de la cour de Buffalo, la licence d'escamoteur imposée au médium Colchester ne nous semblent pas concluants en la matière.

« En effet, que de phénomènes, jadis considérés comme « fraudes et jongleries » par les tribunaux, paraissent aujourd'hui naturels et sont reconnus, acceptés, sinon encore expliqués, et par la science et par les tribunaux eux-mêmes. Sans aller plus loin, que n'a-t-on pas dit du magnétisme ? Ses adeptes ont-ils été assez accusés de charlatanisme, les a-t-on assez plaisantés et ridiculisés ! Combien y a-t-il de temps de cela ? Quelques années à peine. Ce n'est que de l'escamotage, disait-on ; il n'y a que fraudes et jongleries, et des condamnations ont été prononcées de ce chef.

« On en est revenu, et le langage que l'on tient de nos jours est bien différent de celui qui accueillait naguère encore les expériences des magnétiseurs. La médecine elle-même, si longtemps incrédule, ne s'est-elle pas rendue ! Elle n'a pu résister à l'évidence, et nous la voyons maintenant donner son concours à l'action de la

justice, lui permettre, par l'appui de ses constatations scientifiques, de punir des misérables ayant fait abus de leur puissance magnétique. Un procès, jugé en France, il y a trois semaines à peine, nous en a fourni la preuve. Les médecins ont constaté que l'individu poursuivi, un être difforme, horrible, un monstre, avait réellement fait usage de cette puissance, fortement développée chez lui, pour abuser, dominer une pauvre jeune fille, pour l'enlever à ses parents, pour s'en faire suivre et pour la déshonorer.

« En présence de ce fait, que prouvent, nous le demandons à *l'Opinion nationale*, les jugements des tribunaux qui qualifiaient, il y a quelques années, le magnétisme et ses phénomènes de fraudes et de jongleries? Peu de chose, à notre avis. Nous pourrions citer d'autres exemples que celui mentionné plus haut, où la réalité de l'influence magnétique a été constatée par la science et admise par les juges. Mais nous nous bornons à celui-ci, parce qu'il est le plus récent.

« Nous n'en concluons pas, néanmoins, en faveur du spiritisme. Mais nous avons voulu montrer à notre confrère qu'en argumentant, en pareille matière, d'un jugement de la cour de Buffalo, il s'était appuyé sur une base bien fragile, et que ce jugement ne prouve absolument

rien dans la question débattue entre les spirites et ceux qui, comme nous, ne le sont pas. »

Ce raisonnement est trop clair pour que j'insiste sur sa valeur.

Sur ces entrefaites advint une nouvelle complication, dont l'intérêt vis-à-vis du public dépassa toutes les précédentes. Un physicien en renom prétendit reproduire exactement tous les tours de la salle Herz, et les imiter si rigoureusement, qu'il serait impossible à l'œil non prévenu de distinguer les uns des autres. On conçoit qu'une pareille annonce, uniquement destinée du reste à faire verser la bourse du bon public dans une tirelire du boulevard du Temple, ne pouvait manquer son effet. M. Robin (bon ! voilà que j'ai laissé ce nom) s'ingénia à appliquer à la justification de son annonce quelque peu prématurée toutes les ressources de son art ; il débita forces plaisanteries destinées à détourner l'attention, et jeta toute la poudre de son sac aux yeux des spectateurs. Le but désiré fut atteint, la salle fut bientôt remplie d'un excellent public, qui n'avait pas vu, il est vrai, les frères thaumaturges, mais qui n'en applaudissait pas moins, — et précisément pour cela, — à l'imitation parfaite et incontestable des phénomènes répudiés. Des journalistes eux-mêmes s'y laissèrent prendre,

et (l'avouerais-je?), j'en connais même qui eurent l'extrême... bonté de croire que M. Robin n'avait d'autre but dans cette annonce intéressée que le bonheur de l'humanité, — et qui proposèrent de le décorer (!) pour de tels services.

Mais tous ne se laissèrent pas abuser par une parodie aussi plate que celle-là. Je lis par exemple dans un journal que chacun se passait sur la ligne des boulevards, le 20 septembre, les déclarations suivantes :

« Un hasard m'affiche à la première séance des Davenport ; la justice m'ordonne de prendre parti — non pour eux, — mais contre la brutalité singulière dont je les ai vus victimes. Je ne connais pas les Davenport, je me *fiche* absolument de leurs exercices (1) ; mais, quand je vois un village tout entier courir sus à un loup-garou, c'est le loup-garou qui m'intéresse, — à plus forte raison si le prétendu loup-garou est un agneau plus ou moins savant.

« La parodie bruyante que M. Robin fait en ce moment de l'armoire des Davenport m'a enfin amené chez lui.

« Suivons la foule !

(1) Je n'ose pas me servir moi-même d'un mot répudié par l'Académie ; sans quoi je répéterais volontiers le petit membre de phrase que voilà.

« Je constate d'abord, dans une salle composée d'éléments assez bourgeois et tranquilles en apparence, la présence de ce même courant d'horreur pour les Davenport qui est un si curieux *signe du temps*.

« A l'annonce seule de la parodie de leurs exercices, les visages s'illuminent, et tout le monde bat des mains. Un monsieur, assis derrière nous, dit à sa compagne : « Tu vas voir ce que c'est que ces jongleurs de Davenport..., ce n'est pas aut' chose que ça... » Et, tout le temps de la farce, il disait : « Comme c'est ça ! comme c'est ça ! » On lui demande s'il a été voir les Davenport. — Ah bien, oui ! jamais ! il les abomine trop pour cela.

« Raisonement des épinards : « Je ne les aime pas et j'en suis bien aise ; car, si je les aimais, j'en mangerais et je ne peux pas les souffrir. »

« Quelqu'un essaye, dans une loge voisine, de défendre les Davenport ; — il les a vus, lui, et il affirme qu'il n'y a absolument qu'une vague analogie entre ce qu'ils font et la caricature qu'en présente M. Robin. Cela y ressemble comme la fameuse poire des caricatures politiques, inventée par Philippon, ressemblait à Louis-Philippe, roi des Français.

« Au lieu d'écouter ce monsieur, doux, raisonnable, juste et poli, son interlocuteur le dénonce; on crie : A bas Davenport! à la porte Davenport!... C'est lui, il est dans la salle!... Si ce n'est lui, c'est quelqu'un des siens...

« Pour rien, on lui ferait un mauvais parti au monsieur. Il prend *celui* de se taire. Il a raison. Le *robiniste* assis derrière nous est vraiment effrayant. Cet homme, le meilleur et le plus doux du monde, j'aime à le croire, dans les relations de la vie ordinaire, se change en un cannibale au seul nom des médiums américains. Il leur arracherait le cœur et le mangerait, ou bien encore ses mains ourdiraient les entrailles d'Albéric Second, de M. Nestor Roqueplan, — et les miennes, à défaut d'un cordon pour étrangler les médiums américains.

« Juger le merveilleux des frères Davenport d'après la charge qui se fait, sous leur nom, chez M. Robin, c'est absolument comme si l'on appréciait la valeur des ouvrages représentés dans l'année dramatique, seulement d'après le défilé grotesque des théâtres qui figure dans les revues de fin d'année.

« La farce de l'armoire, chez Robin, c'est amusant, mais un peu longuet.

« On voit le soi-disant médium, — *attaché par*

M. Robin, bien entendu, — se lier et se délier à volonté, et faire lui-même sabbat sur les instruments que les esprits sont censés agiter.

« C'est assez drôle. Cela n'a aucune valeur comme objection. L'énigme présentée par les Davenport demeure tout entière, après comme avant cela, avec sa saveur irritante. Le médium pour rire de *M. Robin* se démène et sue sang et eau; il a de l'espace; il a été lié par son maître; il tombe de fatigue à la fin de la scène; les Davenport, liés par n'importe qui, étroitement emboîtés dans leur prison, y admettent un surveillant quelconque qui s'assure de leur immobilité; ils sont froids comme le marbre; leur pouls ne bat pas plus vite, et cependant ils sont censés faire un besogne terrible en quelques secondes.

« C'est irritant, je ne dis pas non; c'est bête aussi, mais c'est stupéfiant et inexplicable jusqu'à nouvel ordre. N'en déplaise à *M. Robin*, n'en déplaise à toutes les âmes indignées qu'ont soulevées ses humanitaires révélations, je prends parti pour les pauvres Davenport, que le physicien du boulevard du Temple maudit tout haut, tandis que tout bas, j'en suis certain, il les bénit de lui procurer l'occasion de faire tant de tapage (1). »

(1) Ceux qui seraient portés à croire que je cite ces lignes parce que je partage toutes les opinions de leurs auteurs, seront détrom-

Ce compte rendu donne une appréciation suffisante de la parodie du prestidigitateur. Or c'est un signe du temps, que tout le monde applaudit avec fureur à cette parodie. Chez les médiums, c'est le public lui-même qui lie ; ici c'est l'escamoteur lui-même ; mais M. Robin a de si bonnes raisons que le public n'y prend pas garde.

« — Je serais heureux, dit M. Robin, d'inviter un spectateur à venir attacher mon médium ; mais il pourrait se trouver parmi vous un officier ayant fait la guerre des Indes, ou ayant appris des jongleurs indiens des nœuds inextricables, et je ne veux pas m'exposer à une mésaventure. »

pés en lisant le passage suivant, extrait du même journal.

« Je n'aime pas les démonstrations scientifiques.

« Évidemment c'est moi qui ai tort.

« Sur ce point je ne suis point de mon temps. Une des marottes de l'heure présente, c'est la science partout et dans tout : la moelle de science pour les forts, le bonbon à la science pour femmes et enfants ; c'est le joujou scientifique, la plaisanterie qui jaillit de la combinaison des gaz, et la poupée dont chaque geste est la démonstration de quelque loi physique. Il y a des étincelles électriques qui font rire les gens comme un calembour. — Moi, je hais cela. Lacune d'organisation. Au collège, la classe de latin m'a souvent ravi, et je trouvais très-doux d'expliquer Virgile ; les expériences du professeur de physique me laissaient froid, tandis qu'elles ravissaient en extase, à mes côtés, les plus paresseux et les plus endormis. Ils préféraient cela même aux récréations. J'ai toujours gardé le même tempérament anti-scientifique. »

C'est donc uniquement par respect pour la vérité que j'ai cité la déclaration précédente, sur les parodies du boulevard du Temple.

Un rire homérique accueille ce début spirituel
(Extrait d'un procès-verbal).

« Robin ! Vive Robin ! A la bonne heure ! »

Ce bon public...

Ledit Robin n'a absolument rien trouvé, et d'autres physiciens non moins habiles que lui y ont perdu leur latin, — et ont eu la bonne foi de l'avouer.

On a fini par rire des prétentions de ce physicien, comme on avait ri de ses révélations, lorsqu'il avait annoncé avoir entendu les mots suivants prononcés par l'un des médiums dans l'armoire : *Show your hand*, — *you, go on*, etc. ; comme si des escamoteurs aussi habiles qu'il les accuse de l'être n'avaient pas d'autres moyens de jouer leur jeu que de le signaler aussi stupidement !

Il en est de même du pari proposé par M. Robin, accepté par les Davenport dans des conditions fort légitimes, — et retiré (1) ensuite par l'attrapeur attrapé, sous prétexte qu'il pourrait

(1) Entre autres journaux, on lit dans *la France* du 11 septembre :

« M. Robin demandait des expériences publiques, chez lui, sur son théâtre. Les frères Davenport acceptaient le défi ; mais ils demandaient que les expériences eussent lieu sur un terrain neutre, dans une salle qui ne pût être soupçonnée de receler des trucs et des machines.

« M. Robin n'a pas accepté les conditions de MM. Davenport ;

manquer son coup, parce qu'il n'était « pas exercé à ce genre de prestidigitation ! » Pour un physicien de la force et de la prétention de celui-ci, c'est un aveu au moins singulier ; et d'autant plus singulier que dans les mêmes annonces il déclare reproduire exactement « l'armoire enchantée », sur son petit théâtre, ainsi que les autres actes des médiums.

Et cependant il n'avait pas manqué de défenseurs dans toute la presse, voire même d'avocats injustes, inventant des accusations malveillantes contre ses adversaires et parlant dans les termes que voici :

« Ce que fait seul le prévôt de M. Robin, les frères Davenport le font non-seulement en s'aidant mutuellement, mais encore avec le secours de quatre ou cinq aides qui se tiennent continuellement autour de leur armoire. Il faut être spirite à manger du foin pour croire qu'ils ne se détachent pas eux-mêmes (1). »

Quoique tous ceux qui l'ont voulu aient pu vi-

mais il annonce une soirée extraordinaire dans laquelle il reproduira la chambre mystérieuse. Il pourra faire une très-belle recette chez lui. Mais ce n'est pas ainsi qu'il se mettra en mesure de gagner le pari de 10,000 francs que MM. Davenport lui ont proposé. »

La réponse de M. Robin est insignifiante et ne lève point ces affirmations.

(1) Journal V, du 18 septembre.

siter l'armoire, les cordes, les instruments de musique, lier eux-mêmes, s'enfermer dans l'armoire, rester à côté des prétendus mystificateurs; quoiqu'une multitude l'ait fait en réalité, nul n'a rien pu découvrir.

Mais, a-t-on objecté, tout le monde n'est pas physicien, tout le monde n'est pas capable de surprendre les finesses d'un prestidigitateur. Il faudrait, pour vider le débat, qu'un physicien connu par sa valeur, qu'un fabricant d'instruments de prestidigitation, fussent admis à examiner rigoureusement et à contrôler les tours attribués à des causes surnaturelles.

Or, c'est précisément ce qui s'est passé. Les prestidigitateurs qui exercent actuellement leur profession fort lucrative, ne pouvaient évidemment reconnaître la supériorité des frères Davenport en déclarant qu'ils ne pouvaient découvrir leur mode d'action; l'un d'entre eux même fut d'une insigne mauvaise foi, comme nous l'avons vu. La constatation ne pouvait être faite que par un homme retiré des affaires, désintéressé dans ses recherches. Hamilton, dont l'autorité en pareille matière n'est pas contestée; M. Thys, fabricant d'instruments de physique, nous ont laissé un témoignage de leur enquête.

« J'ai assisté à votre séance, écrit le premier

« aux frères américains, et je suis sorti convaincu
« que la jalousie seule était la cause de l'insuccès
« qu'on vous attribuait. Les phénomènes qui se
« sont produits ont réussi au delà de mes prévi-
« sions, et vos expériences m'ont intéressé vive-
« ment.

« Je crois devoir vous en faire part, et je m'ets
« en fait que *ces phénomènes sont inexplicables,*
« surtout pour les personnes qui croient les avoir
« devinés et qui sont pourtant bien loin de la
« vérité.

« Recevez mes salutations.

« HAMILTON. »

« Pour moi, écrit le second dans une autre
lettre, toutes les insinuations qui ont été tentées
pour faire croire à des trucs, tels que bascules,
ressorts, etc..., dans votre cabinet, *sont aussi
fausses que malveillantes.*

« Je dois déclarer aussi que votre cabinet est
complètement isolé, et que la participation de
personnes étrangères à la manifestation de vos
phénomènes est tout à fait impossible, que les
ligatures sont opérées par des personnes dési-
gnées par le sort, et que le public a été admis à
les contrôler ensuite.

« Je déclare enfin que, dans ces conditions-là, personne encore n'a pu produire de pareils phénomènes, et cela me paraît complètement impossible. Certes, si le cabinet possédait par derrière une porte de communication, si les traverses étaient mobiles, on pourrait jusqu'à un certain point travestir quelques-unes de vos manifestations; mais, pour prétendre en donner une explication, il faudrait que les conditions d'exécution restassent les mêmes.

« Ce qui m'a le plus frappé, messieurs, ce sont précisément les conditions suivantes, que vous remplissez scrupuleusement :

« 1^o Examen public de tous les objets dont vous vous servez;

« 2^o Ligatures opérées par qui de droit;

« 3^o Cabinet isolé et impossibilité de toute coopération étrangère;

« 4^o Enfin immobilité complète de toutes les pièces composant votre cabinet.

« Que le public, messieurs, exige de la part de tous les physiciens qui tenteraient une concurrence impossible contre vous de remplir toutes ces conditions, et je vous déclare alors que tout le monde estimera sur-le-champ à sa juste valeur ces prétendues contrefaçons, et qu'il se por-

tera en foule à vos séances, si intéressantes à tous les points de vue. »

A ces déclarations d'expérimentateurs français, on peut ajouter celles d'un prestidigitateur américain bien connu, Hermann, de New-York, qui a déclaré que « la manière dont les phénomènes se passent exclut à ses yeux toute hypothèse de fraude, d'escamotage, de tours de mains et de compérage (1). »

(1) Il y a dans certains esprits une répulsion si implacable contre ces jeunes gens, que l'on a tourné en ridicule les experts mêmes auxquels ils se sont adressés pour faire éclater leur innocence. Ainsi, à propos de l'examen d'Hamilton, le rédacteur D, du journal Z (toujours le même! que voulez-vous? il est incorrigible!), fait la remarque suivante :

« N'est-il pas curieux toutefois de noter que MM. Davenport, qui repoussent avec dédain le titre d'escamoteurs, n'aient trouvé d'autres témoignages favorables que celui d'un prestidigitateur de profession et d'un fabricant d'instruments de physique amusante? »

Je trouve que *le Globe*, de Londres, était mieux inspiré lorsqu'il disait :

« Puisque nous les prenons pour des escamoteurs et qu'ils récusent ce titre, soumettons-les au contrôle d'un jury, — d'un jury d'escamoteurs, — sous la présidence d'un physicien compétent. »

Mais le moyen de voir clair, quand on s'obstine à fermer les yeux?

V

Ainsi, depuis dix ans que ces médiums sont soumis à la discussion publique et souvent à l'en-
vie intéressée, depuis dix ans que les phéno-
mènes produits par eux sont exposés aux déné-
gations et aux attaques de tous, dans toutes les
villes importantes de l'Amérique, de l'Angleterre,
et récemment dans la capitale de la France, nul
n'a pu arriver à rien découvrir de suspect dans
leurs travaux, et les physiciens les plus habiles
ont reconnu leur impuissance devant les explica-
tions demandées (1). Il en est de même de

(1) Je raconterai même ici un fait curieux qui dénote plus qu'au-
cun autre l'innocente passivité des deux frères.

Le propriétaire du château de Gennevilliers, M. Guppy, qui a
reçu les Davenport à leur arrivée en France, et chez lequel les
phénomènes se sont produits pour la première fois ici, voulut,
après le départ de ces médiums de son domicile, reproduire les
mêmes faits dans une armoire analogue à la leur, ou plutôt dans
une armoire qui avait servi chez lui aux manifestations des Daven-
port. Il fit donc lier ses domestiques et attendit patiemment que

M. Home, que nous avons vu à Paris il y a quelques années, et dont les phénomènes, plus merveilleux encore que les précédents, sont restés inexpliqués comme eux. J'ai appris par quelques journaux d'outre-Manche que M. Home traite de jongleurs les Davenport (1), sans pouvoir prouver son accusation. J'ai remarqué plusieurs fois de pareils accès de jalousie entre les médiums. Quoique cette disposition d'esprit soit assez ridicule, je la rapporte comme le reste; mais il me semble même qu'elle prouve plutôt en faveur des faits que contre eux, car s'il y avait quelque se-

les phénomènes se produisissent. — Il faut dire ici que M. Guppy se croit en mesure, par des fluides qui s'échappent de lui, de faciliter les opérations médianimiques; on sait qu'il a des opinions particulières sur les manifestations et qu'il explique leur origine par une espèce de théorie des « fluides chimiques » ou « d'essence phosphorique. » Il croyait avoir découvert dans un groom anglais et un cocher français qu'il avait à son service les mêmes facultés que chez les Davenport. Une observation attentive d'un assistant expérimenté a cru voir dans cette exhibition singulière une entente manifeste entre M. Guppy et son groom anglais, qui faisait tinter à l'ordre de son maître soit une clochette suspendue au plafond par un cordon en caoutchouc, soit un jouet d'enfant comme une crécelle ou une petite trompette. Quoi qu'il en soit, les phénomènes ne se produisirent pas comme M. Guppy s'y attendait. Au surplus, le cocher, qui jouait un rôle de comparse muet, s'écria tout à coup en bon français : Ah ça ! vous savez, voilà une heure et demie que je suis là-dedans; j'en ai assez, ça m'embête (sic) !

Celui que des critiques avaient regardé comme le compère des médiums à Gennevilliers, ignore donc comme tout le monde le mode de production de ces phénomènes.

(1) Dickens's *All the year Round*.

cret dont ces médiums eussent la clef, ils ne manqueraient pas de le révéler du jour où ils cessent d'exercer leur faculté ou de l'exploiter à leur profit. Quoi qu'il en soit, il est constant que de part et d'autre ces phénomènes restent inexpliqués.

Il me reste maintenant à affronter les objections que l'on a opposées à propos des conditions dans lesquelles ces faits se produisent. Je vais énumérer ici toutes ces objections, naïvement et exactement, sans songer à leur difficulté possible. J'ai la confiance de pouvoir ensuite les réfuter carrément les unes après les autres, et de montrer qu'elles ne prouvent absolument rien.

1° Si la danse des instruments exécutée au milieu de l'auditoire est indépendante des exécutants, pourquoi faut-il que ces instruments soient placés près de leurs mains, et comment se fait-il que pendant le vol circulaire ils ne s'élèvent pas au-dessus des bras d'hommes (1)?

2° Si les esprits aiment tant la musique, pourquoi produisent-ils des sons si discordants (2)?

3° Si le bruit dans l'armoire n'est pas l'œuvre des Davenport, et s'ils ne sont que des êtres passifs, pourquoi ont-ils besoin d'être là (3)?

4° Pourquoi les instruments tombent-ils seule-

(1) *International* du 29 septembre. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

ment sur les genoux des spectateurs du premier rang, et ne dépassent-ils jamais cette limite (1)?

5° Pourquoi les secondes ligatures faites par les « agents » ne sont-elles pas les mêmes que celles opérées par les spectateurs (2)?

6° Pourquoi ne consent-on pas à opérer les ligatures avec des cordes apportées par des spectateurs, et pourquoi réclame-t-on pour cette opération des cordes neuves (3)?

7° Pourquoi sont-ils vêtus comme tout le monde (4)?

8° Pourquoi sont-ils assis (5)?

9° Pourquoi sont-ils deux (6)?

10° Pourquoi les cordes qui les attachent passent-elles autour de pièces de bois (7)?

11° Pourquoi opèrent-ils dans une armoire (8)?

A ces objections (que je reproduis textuellement), j'en ajouterai encore d'autres que l'on m'a faites personnellement.

12° Pourquoi n'y a-t-il que quatre mains semblables qui paraissent à la lucarne?

13° Pourquoi tous les spectateurs sont-ils invités à se tenir par les mains?

14° Enfin, et celle-ci est la plus importante,

(1) *Le Moniteur* du 20 septembre. — (2) *Le Moniteur* du 30 septembre. — (3) *Ibid.* — (4) *Journal des Débats* du 24 septembre. — (5) *Ibid.* — (6) *Ibid.* — (7) *Ibid.* — (8) *Ibid.*

— nul ne l'a oubliée, — pourquoi agissent-ils dans l'obscurité, et pourquoi les phénomènes cessent-ils aussitôt qu'un rayon de lumière apparait?

Cette liste est un peu longue, j'en demande pardon à mes lecteurs; mais on me rendra cette justice, que si je reproduis toutes les objections connues et si je désire cette liste plus longue encore, c'est uniquement par honnêteté de principe.

Ah! j'oubliais encore d'ajouter qu'à propos des attouchements de mains, on a écrit qu'ils étaient « produits par une corde lancée au milieu du noyau des spectateurs, et violemment retirée ensuite, après les avoir frappés au hasard (1). » N'admirez-vous pas la finesse de cette explication?

Répondons successivement à toutes ces questions.

On prétend d'abord que les guitares sont placées à portée des médiums, que leur vol est circulaire et qu'il ne s'élève pas au-dessus des bras d'hommes.

La vérité est que les médiums, placés près de la table où sont ces instruments, sont liés, pieds et mains, à leur chaise, et qu'ils ne peuvent remuer; que le vol n'est pas circulaire, mais s'effectue dans tous les sens imaginables; et que les instruments s'élèvent parfois jusqu'au plafond.

(1) *La France* du 18 septembre.

On demande en second lieu pourquoi les esprits qui aiment tant la musique produisent des sons discordants.

Les frères Davenport n'ont jamais prétendu que ce soient des esprits qui produisent les phénomènes. Ils ne s'occupent pas plus de spiritisme que s'il n'existait pas, et ont grand soin de refuser toute explication théorique, quelle qu'elle soit, — celle des esprits comme toutes les autres.

C'est une chose singulière que l'on se soit obstiné à faire intervenir une doctrine dans une question de physique occulte, lorsque ceux-là mêmes qui expérimentent en cette physique ne parlent jamais ni de spiritisme ni d'esprits.

On demande en troisième lieu pourquoi les médiums restent là s'ils ne sont que des agents passifs.

Et moi je demande pourquoi il faut une pile pour produire de l'électricité. La pile n'est qu'un agent passif, n'est-ce pas? Ce n'est ni l'acide ni le métal qui donnent le faisceau de lumière, mais une force nouvelle issue d'un travail chimique.

On assure, en quatrième lieu, que les instruments ne dépassent pas le premier rang des spectateurs.

Cette allégation est complètement fautive; ils sont tombés de tous les côtés possibles, aussi

bien dans les derniers rangs que dans le premier. Tous les spectateurs sont là pour le dire.

On trouve suspect que les ligatures faites d'elles-mêmes soient différentes de celles opérées par les spectateurs.

L'objection est au moins curieuse, et je ne vois pas du tout quelle peut être sa valeur. — Comment se fait-il qu'en tombant sur un arbre, le tonnerre ne le casse pas de la même manière que le vent?

On demande, en sixième lieu, pourquoi les frères Davenport ne se laissent pas attacher par des cordes neuves, et apportées par des spectateurs.

Les frères Davenport se sont fait attacher par toutes les cordes possibles, voire même par des menottes, et se sont toujours débarrassés de leurs liens avec la même facilité. Cette question est, comme beaucoup d'autres du reste, le produit d'une pure imagination. M. Robin prétend dans sa lettre que ce sont des « bouts de vieilles cordes. » Je trouve ailleurs qu'elles sont « grosses comme la colonne Vendôme ».... Et dire que ces cordes-là passent pour des ficelles!

Septièmement. Pourquoi sont-ils vêtus comme tout le monde?

En vérité, il faut être bien avide d'objections pour en faire une sur un fait qui certainement l'exclut plutôt qu'il ne la provoque.

On demande aussi pourquoi ils sont assis.

Et s'ils étaient debout, couchés, à plat ventre, sur le dos, sur le côté gauche ou sur le côté droit, etc., ne demanderait-on pas pourquoi? Je trouve pour ma part qu'ils sont aussi solidement attachés par les courroies sur leur banquette ou sur leurs chaises qu'en toute autre position.

On objecte qu'ils sont deux. Mais cette objection tombe devant ce fait, que très-souvent le premier délié descend du cabinet avant le second, et qu'en vérifiant les ligatures de celui-ci, on trouve qu'elles sont intactes.

On voudrait que les cordes qui les attachent ne fussent pas passées autour de pièces de bois.

Et comment les attacherait-on alors? Ne faut-il pas assujettir les liens aux barreaux de la chaise ou à la banquette? Mais il y a là-dessous une autre objection, qui paraît spécieuse, mais qui, en réalité, est d'une puérité merveilleuse. Elle est de M. Robin, et je la trouve commentée comme il suit (1) :

« L'habile enchanteur du boulevard du Temple a bien voulu me donner de vive voix des explications après lesquelles je me chargerai de démontrer comme quoi Maurice Roux a pu se lier tout seul et paraître solidement attaché.

(1) *L'Époque* du 9 septembre.

« On dit vulgairement : ficelé comme un saucisson ; et, en effet, un saucisson est bien ficelé, — impossible d'en couper une tranche sans attaquer la ligature. Mais supposons deux saucissons entre lesquels on introduira une planchette ; on serrera le tout avec une ficelle, on cachettera les nœuds ; croyez-vous qu'il soit difficile de couper une tranche de l'un des deux saucissons sans couper la corde extérieure ? Non-seulement cela n'est pas difficile, mais encore rien n'est plus simple : faites couler la planche, sortez-la tout à fait ; les deux saucissons nagent dans une corde lâche ; coupez ce que vous voudrez à l'un d'eux, réintroduisez la planche ; les nœuds sont intacts, les cachets entiers.

« Eh bien ! chacun des frères Davenport est attaché comme les deux saucissons ci-dessus. La corde qui lie chacun d'eux est très-tendue, mais entre les jambes et la chaise où l'homme lié est assis, un espace vide fait l'office de la planchette. Dès que l'obscurité se fait, les jambes se rapprochent de la chaise, le système de corde se détend partout et permet plusieurs mouvements suffisants pour faire le reste. »

Ne trouvez-vous pas cette explication bien ingénieuse ? En vérité, messieurs, pour qui prenez-vous le public dont vous faites partie ?

Mais goûtez un peu celle-ci, maintenant... Elle est de M. (un monsieur à lunettes qui est entré dans l'armoire). Les explications ne manquent pas, comme vous voyez, et ce qui prouve qu'elles n'expliquent rien, c'est qu'en prétendant les unes et les autres tout expliquer, elles s'excluent mutuellement :

« Je crois que les personnes qui ont porté le défi de nouer avec des rubans les frères Davenport, pourraient fort bien perdre leur pari.

« *Tant qu'on ne leur percera pas la main* pour leur passer un fil au milieu, les prestidigitateurs se dégageront toujours, et ils produiront ces charivaris qu'ils appellent des phénomènes. Robin le démontre suffisamment (!). Je crois, en effet, que toute la sorcellerie consiste à amincir les doigts et les poignets, de façon à sortir de l'entrave formée par les cordes, et à y rentrer, comme on sort d'un gant et comme on y rentre. Ce n'est pas plus malin que cela. Notez bien que les cordes qui lient les mains sont en même temps attachées, soit à la banquette, soit aux genoux, soit aux pieds, et que la tension qui leur est imprimée a pour effet d'élargir précisément l'ouverture qu'elles laissent aux poignets.

« Il est pour moi hors de doute que le prodige est là, et non ailleurs. »

Ainsi l'un prétend qu'ils doivent leur délivrance à la raideur de cordes neuves, l'autre à la faiblesse de cordes vieilles et usées, l'autre à l'élasticité de cordes en coton mou, l'autre à un vide qu'ils laissent entre le lien et l'objet lié, l'autre à l'amincissement de leurs mains au-dessous de la grosseur du poignet. Je reconnais toutefois que ce dernier doit avoir raison lorsqu'il pense qu'en leur perçant la main de part en part et en passant la corde dans cette ouverture saignante, ils auront une difficulté nouvelle à surmonter. Demandez-leur donc, s'il vous plaît, monsieur, de vouloir bien se prêter à ce petit détail. Je ne doute pas que pour satisfaire un cœur aussi bon ils ne se mettent entièrement à votre disposition.

Je pense même que si en les attachant par le corps vous leur demandez de passer la corde au travers de leur poitrine, ils seront certainement enchantés de vous accorder de nouveau ce petit détail.

On demande, en dixième lieu, pourquoi ils opèrent dans une armoire.

Je comprends mieux cette objection et je trouve qu'ils ont tort. Un pareil meuble n'est pas nécessaire; il nuit même à la confiance du public, attendu que l'on est en droit de supposer qu'il recèle des trucs, des ressorts, etc. Un simple

écran, les mettant à l'abri de la lumière, remplacerait avantageusement ce cabinet portatif. Je suis d'autant mieux disposé à les inviter à se passer d'un pareil meuble, que j'ai vu les phénomènes se reproduire exactement, — sans armoire! comme on le disait l'autre soir aux Bouffes.

On prétend encore qu'il n'y a que quatre mains semblables qui apparaissent à la lucarne.

Ceux qui parlent ainsi n'ont pas assisté aux séances.

Et pourquoi les spectateurs sont-ils invités à faire la chaîne?

Je trouve là une condition de sécurité. Du moment que les médiums sont attachés, que vous tenez la main gauche et la main droite de vos deux voisins, et que toutes les personnes présentes se conforment à cette règle, il me semble que si des mains inconnues viennent vous pincer, vous tirer l'oreille ou vous emporter votre chapeau, l'expérience est plus concluante que dans le cas contraire. — Peut-être la chaîne elle-même est-elle utile aux manifestations.

Des malins ont prétendu rendre compte du jeu et du vol des guitares dans l'espace, en disant qu'elles étaient attachées au plafond par des fils de fer! D'autres ont glissé l'explication des ai-

mants, dissimulés dans les murs, sans réfléchir que les instruments ne touchent même pas ces murs dans leur mouvement désordonné. D'autres ont parlé de courants électriques, — sans conducteurs et *ad libitum* ! Hypothèses plus vides les unes que les autres, desquelles, par conséquent, rien n'est sorti.

Fins discoureurs, je pense que l'explication la plus simple serait encore de dire que les médiums prennent tout simplement les guitares par le manche et les promènent au-dessus des spectateurs qui n'y voient rien.

Au surplus, les thaumaturges viennent de répondre eux-mêmes aux conditions objectées par le *Journal des Débats*, et reproduites par nous. Une lettre, publiée dans le numéro du 9 octobre, se termine comme il suit :

« Nous acceptons toutes les propositions que vous nous avez fait l'honneur de nous adresser dans votre article du 24 septembre, et que vous avez formulées en ces termes :

« Pourquoi n'accepteraient-ils pas une armoire ordinaire, quatre simples cloisons? »

« Nous acceptons.

« Pourquoi n'y placerait-on pas un seul d'entre eux? »

« Nous acceptons.

« Pourquoi ne serait-il pas vêtu du plus simple vêtement? »

« Nous acceptons.

« Pourquoi ne serait-il pas debout ou couché, sans tenir à quoi que ce soit, ficelé, serré avec des menues cordes et de la main de quelque adversaire compromis contre eux? »

« Nous acceptons. »

J'arrive enfin à la fameuse et importante objection de l'obscurité, question capitale et sur laquelle je m'étendrai plus au long.

Pour ma part, je regrette franchement qu'une pareille condition soit requise. Je l'avoue dès la première ligne, et je déclare une fois pour toutes que j'en suis sensiblement contrarié. J'ai longtemps souri de cette prétendue nécessité, et longtemps elle m'a empêché de me rendre à ces sortes de séances, car je songeais aux mystères occultes des superstitions antiques qui se passaient également dans les ténèbres.

Je reconnais qu'il est fâcheux qu'une pareille condition soit requise pour l'examen des phénomènes, et qu'elle nous expose à être dupe de quelque mystification. Mais je pense aussi que si l'on a soin d'observer rigoureusement ce qui se passe avant et après l'expérience, et même de

suivre les expériences pendant qu'elles s'opèrent, car la plupart ne se font pas dans une obscurité absolue, mais seulement dans une clarté relative (puisque la lampe n'est pas éteinte, mais placée dans un angle de la pièce), on peut arriver à éliminer toute explication de jonglerie. Je conçois que l'on mette en pratique tous les moyens possible de reconnaître la vérité, mais je ne conçois pas que l'on nie que telle ou telle condition soit nécessaire, que l'on prétende assujettir le phénomène à notre fantaisie, et qu'on refuse de l'accepter s'il ne consent pas à se produire à notre bon plaisir.

Et comment sait-on que la lumière n'est pas contraire à ces expériences?

Vous prétendez, messieurs, que tout ce qui se passe dans l'obscurité peut aussi bien se passer dans la lumière; vous affirmez qu'il ne peut pas y avoir d'autres motifs que la fraude qui fasse préférer la première à la seconde; vous déclarez que si les faits se passaient en pleine lumière, vous vous rendriez immédiatement, et que vous avez le droit de les nier tant qu'ils ne se produiront qu'à la faveur de l'ombre.

Ceci est un fort beau raisonnement, et je vous en félicite de tout mon cœur. Moi-même, je me trouvai longtemps dans les mêmes dispositions.

Et maintenant encore, c'est toujours la lumière que je demande.

Entre nous, toutefois, laissez-moi vous dire qu'en physique (puisque nous faisons de la science) ce délicieux raisonnement à le grand malheur de pécher par la base. En science positive, il n'a aucune valeur. Voici pourquoi :

La lumière est un agent naturel, qui peut produire certains effets, et s'opposer à la production de certains autres.

Cet aphorisme posé, le raisonnement de tout à l'heure me donne l'idée d'une anecdote de la vie de Daguerre.

Un soir, cet illustre physicien rencontre une jeune dame aux environs de l'Opéra, dont il était décorateur (du théâtre). Enthousiasmé de ses progrès en physique, il arrive à l'entretenir de ses études photogéniques. Il lui parle d'une merveilleuse découverte qui fixe les traits du visage sur une plaque d'argent. La dame, qui était une femme de bon sens, lui rit gracieusement au nez. Le savant continue sans se déconcerter ; il ajoute même que le phénomène pourra se produire instantanément lorsque les procédés seront perfectionnés. Mais il perd son latin. Sa charmante compagne n'est pas assez crédule pour accepter une pareille extravagance. Pein-

dre sans couleur et sans pinceau ! dessiner sans plume et sans crayon ! comme si un portrait pouvait se faire tout seul !...

L'inventeur ne se décourage pas, et pour la convaincre il lui offre de faire son portrait par ce procédé. La dame ne veut pas être prise pour dupé et refuse. Mais l'habile artiste plaide si bien sa cause qu'il obtient son triomphe. La blonde fille d'Ève consent à poser devant l'objectif. Mais elle y met une condition, une seule :

Elle est ravissante de nuit, et bien fanée le jour.

— Si vous voulez me faire le soir...

— Mais, madame, c'est impossible !

— Et pourquoi ? Vous dites que votre invention reproduit trait pour trait : je préfère mes traits du soir à ceux du matin.

— Madame, c'est la lumière elle-même qui dessine, et sans elle je ne puis rien.

— Nous allumerons un lustre, les lampes, tout ce qu'il vous plaira.

— Non, madame ; c'est la lumière du jour qu'il me faut.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Je l'ignore ; elle jouit sans doute de propriétés inexplicables.

L'un et l'autre s'obstinèrent : la dame préten-

dant que ce qui pouvait se faire à dix heures du matin pouvait aussi bien se faire à dix heures du soir; l'inventeur prétendant le contraire.

Voilà, messieurs, à quoi se réduit votre fameux raisonnement.

Ah! vous voulez que les phénomènes se produisent en pleine lumière; vous *voulez!* Dieu! quelle prétention! Et de quel droit venez-vous prescrire des conditions à ces faits inconnus? De quel droit osez-vous changer les éléments de l'équation? Êtes-vous naturalistes, physiciens, chimistes, opticiens? Mais non! vous ne connaissez pas le premier mot de la science; et vous dites : *Je veux!* Quelle intelligence vous déployez là, messieurs les journalistes!

Pendant que vous en êtes à donner ces ordres, défendez donc à la lumière de noircir l'iode, ou ordonnez-lui de noircir la chaux. Condamnez le photographe à développer son cliché en plein jour. Demandez-donc à l'électricité pourquoi elle passe instantanément d'une extrémité à l'autre d'un fil de fer de cent lieues, et pourquoi elle refuse de traverser un fil de verre d'un pied! Dites-lui qu'il vous convient de jouer avec elle dans une atmosphère humide, et que vous ne croyez pas en elle si elle refuse de vous obéir. Priez les fleurs de nuit de s'épanouir pendant le jour, ou celles

qui ne s'ouvrent qu'à la lumière de ne point se fermer à l'obscurité. Donnez-moi la raison de la respiration diurne et nocturne des végétaux et de la production du chlorophyle et de la coloration verte à la lumière : pourquoi les plantes respirent de l'oxygène et exhalent de l'acide carbonique pendant la nuit, tandis qu'elles font l'opposé sous le soleil. Changez donc les équivalents des corps simples en chimie, et ordonnez que les combinaisons se produisent. Défendez à l'acide azoteux de bouillir à la température de la glace, et commandez à l'eau de bouillir à zéro. La nature vous obéira, messieurs, comptez-y.

Et pour répondre à vos observations ingénues par un exemple en rapport direct avec elles, voyez dans ce flacon ce mélange, à volume égal, de l'hydrogène et du chlore. Si vous voulez que le mélange se conserve, il vous faut (que cela vous plaise ou non), il vous faut laisser le flacon dans l'obscurité. Telle est la loi. Tant qu'il restera dans l'ombre, il se conservera. Mais si, inspiré par une fantaisie d'écolier, vous exposez ce mélange à l'action de la lumière, soudain, une violente explosion se fait entendre, l'hydrogène et le chlore disparaissent, et vous retrouvez dans le flacon une nouvelle substance : de l'acide chlorydrique.

Vous auriez beau dire et beau faire, l'obscurité garde les deux corps, et la lumière les brise.

Je pourrais faire un livre spécial sur ces exemples, pour vous montrer que ce nouvel argument est aussi nul que les autres; mais je n'en ai pas le temps à présent.

VI

Ce que je vais dire est difficile à croire ; néanmoins je suis en position d'affirmer qu'un grand nombre d'incrédules ne peuvent pas ne pas l'être. Comme le disait fort bien un sceptique cité plus haut, c'est un sens qui leur manque. Ils posent mille conditions aux phénomènes, et lorsque ces conditions sont remplies et que le fait réussit, ils n'en croient pas davantage. Aussi suis-je certain que c'est perdre absolument son temps et son éloquence que de s'amuser à convertir ces gens-là. En ce qui concerne cet ordre de faits, le mieux est d'être égoïste et de garder pour soi ce que l'on sait.

Plusieurs exemples reparaissent dans mon souvenir à l'appui de l'assertion précédente. J'ai lu récemment, dans le *Cornhill Magazine*, un article admirable comme monument de ce scepti-

cisme inintelligent, article dans lequel l'auteur déclare que « personne ne doit croire aucune chose extraordinaire, quelle qu'en soit la preuve évidente, et quand même elle nous serait attestée par tous nos sens. » A Painesville, petite ville de l'Ohio, sur le lac Érié, le juge Paine, qui a donné son nom à ce pays et qui est comme le seigneur de l'endroit, est un type ingénieux de ce genre d'incrédules. Entre autres faits, après avoir soumis les Davenport à cinq ou six nouveaux genres d'épreuves, desquelles ils étaient toujours sortis victorieux, il en imagina un autre encore, digne d'être rapporté. Il déclara que si on lui permettait, à lui et à ses amis, de ficeler entièrement les deux frères et de sceller les nœuds avec de la cire, — puis de les enfermer dans des sacs et de coudre les sacs, — puis d'attacher les sacs au parquet, — il serait enfin convaincu et se déclarerait satisfait si les phénomènes se produisaient dans ces conditions. Si l'on en croit la relation des témoins oculaires, rapportée par le docteur Nichols, les phénomènes se manifestèrent exactement comme dans les autres cas. Les instruments tournoyèrent en l'air dans tous les sens, des mains se montrèrent, la musique se fit entendre. Quand on rapporta les lumières, les deux frères étaient bien tranquilles dans leurs sacs. Lorsque le juge

les vit ainsi immobiles, il dit à ses amis :

« Nous sommes maintenant forcés de céder. »

Mais le lendemain il avait trouvé moyen de tout expliquer. Les jeunes gens s'étaient détachés eux-mêmes, avaient décousu les sacs, fait les manifestations en question, et étaient ensuite retournés tout doucement se rattacher et se remettre dans les sacs.

Cette disposition d'esprit me rappelle encore le récit d'une séance à Harvard College Cambridge. Le vieil Harvard, avec lequel tous les savants d'Europe sont en correspondance, est la Sorbonne et l'Oxford du nouveau monde. Les professeurs Agassiz et Pierce avaient fait apporter cent mètres de cordes choisies et avaient énergiquement ficelé les deux médiums sur leurs banquettes. Le professeur Pierce s'était ensuite placé entre les deux pour sentir tous leurs mouvements; Agassiz lui avait même mis dans les mains du phosphore qui, par parenthèses, faillit les empoisonner tous les trois. Or, les phénomènes furent exactement les mêmes, et Pierce reçut, comme nos expérimentateurs parisiens, le choc des instruments qui faisaient le tintamarre dans l'armoire. Lorsqu'on ouvrit les portes, il arriva que, spontanément, les frères furent délivrés de leurs inextricables filets, et le

professeur emprisonné à son tour.... Or, le professeur Pierce n'y croit pas davantage. C'est ce qui fait dire au narrateur, dans un accès de misanthropie : De tous les hommes, les savants, et surtout les professeurs de sciences, sont les derniers à convenir qu'il y ait dans le ciel ou sur la terre des choses autres que celles que leur philosophie a pu concevoir.

Espérons qu'ils n'en resteront pas tous là.

Ainsi, d'un côté, ceux qui n'ont pas vu les frères Dayenport ou les autres médiums qui produisent les mêmes faits, ne croient pas à ces faits, parce que des savants, des écrivains les récusent; ceux qui les ont vus sont moins intolérants, mais parmi eux il en est encore un bon nombre qui les récusent parce qu'ils ne les comprennent pas. Néanmoins, on ne trouve aucune raison qui puisse rien contre eux. D'un autre côté, l'habileté intéressée des rivaux et des jaloux, le témoignage éclairé des hommes spéciaux, s'unissent pour reconnaître leur impuissance devant l'explication de l'énigme.

Il ne vous reste absolument que l'autorité de votre sens personnel, que vous nommez le « sens commun, » le « bon sens universel, » sans songer qu'un grand nombre d'hommes sensés ne sont pas de votre avis.

Certes, ce n'est pas moi qui récuserai la valeur réelle du sens commun. Il est un être qui a plus d'esprit que Voltaire, dit-on : cet être, c'est tout le monde. Fort bien. Le bon sens vulgaire a souvent raison ; il découvre parfois des vérités auxquelles de longues études n'ont pas su parvenir.

Mais ce n'est pas une raison pour déclarer doctoralement son infaillibilité, et à plus forte raison la vôtre.

Dans la question qui nous occupe, notre bon sens n'est fondé que sur les apparences ; car nous ne connaissons pas la cause de ces faits mystérieux. Ce bon sens-là s'est bien souvent trompé.

Les apparences montraient la terre immobile.

Elles font tourner un ciel bleu au-dessus de nos têtes.

Elles disent que les étoiles sont de petits points brillants attachés à la voûte nocturne.

Elles bornent à notre globe la création tout entière. Le ciel étoilé n'est que la coupole du palais habité par l'homme.

Elles permettent à deux dames qui se rencontrent de se saluer du titre d'amies ;

Et à deux confrères de se serrer la main.

Elles vous font croire que vous êtes clairvoyants, etc., etc.

Oh ! les apparences !... En plein dix-neuvième

siècle, messieurs, vous ne faites pas exception à cette règle trop générale : lorsque des hommes se sont fait une réputation quelconque, légitime ou usurpée, dans n'importe quelle science, en n'importe quel art, ils plantent un poteau et se reposent à cette barrière de convention. Puis ils déclarent que nul ne doit la franchir. Ils nient tous les faits qu'on leur présente lorsqu'ils ne cadrent pas avec leurs théories; des nuées de poissons pourront tomber au milieu d'un régiment qui les fera frire et les mangera : s'ils n'ont pas une théorie pour réduire ce fait à leur sens, ils le déclareront impossible et imaginaire. Ils pourront recevoir une volée d'aérolithes sur la tête, et tout en épongeant leurs crânes chauves, ils prétendront, comme en 90, que des pierres ne peuvent pas tomber du ciel.

Croyez-moi, messieurs, nous sommes tous fort ignorants lorsque nous comparons la petite sphère de nos connaissances à la sphère infinie des choses à connaître. Et lorsque, pygmées que nous sommes, nous montons sur nos échasses pour crier à tue-tête le mot Impossible, la Nature, si elle nous entend, doit bien rire.

Vos débats autour de la question du surnaturel, — ou, pour me servir d'un mot plus juste, autour d'un problème dont la solution n'est pas

encore donnée : ces débats me font l'effet de mouvements de fourmis au pied de notre colossal Arc de Triomphe.

Il y a eu de la mauvaise foi dans la manière d'agir d'un grand nombre. Je connais pour ma part certains journalistes que je pourrais nommer en toutes lettres ici, si j'en sentais l'opportunité, lesquels ont assisté non-seulement aux séances des frères Davenport, mais encore à des réunions particulières données dans des familles de médiums, qui ont reconnu l'authenticité des phénomènes et l'absence manifeste de tout comérage, de toute trappe et de tout engin de prestidigitation, — qui ont manifesté à toutes les personnes présentes leur étonnement et leur conviction sur la nature étrange des faits observés, — qui, enfin, sont partis au bras d'un ami, avouant leurs impressions et emportant même des gages matériels de la réalité des faits observés, et qui le lendemain, dans un article *ad hoc*, déclaraient que leur scepticisme n'avait jamais été ébranlé, et que les médiums n'étaient que d'absurdes saltimbanques.

J'en connais d'autres qui ont été jusqu'à nier avoir vu les faits qu'ils applaudissaient la veille, et jusqu'à prétendre qu'ils ne connaissaient en

aucune façon les personnes chez lesquelles ils avaient sollicité réception.

Et d'autres encore, — par exemple le « chroniqueur » d'un nouveau journal, — qui avaient été reçus, à leur demande, dans une famille grave et honnête, et qui, le lendemain, poussaient l'indiscrétion jusqu'à publier le nom et l'adresse de cette famille, et l'indélicatesse jusqu'à l'accuser de duplicité et de jonglerie; — le tout pour tromper sans intérêt un homme qu'elle ne connaissait pas.

De charmantes plaisanteries ont assaisonné la sauce.

Je pourrais en citer qui ont rapporté de ces séances les comptes rendus les plus dénaturés qu'on puisse voir, qui ont falsifié les faits et transformé la séance à leur fantaisie, le tout pour faire parade d'un peu d'esprit... là où ils déclarent que cette prétention est interdite. Oyez, par exemple, cette spirituelle boutade : « On a imité l'âne, le chat-huant, tous les animaux ridicules de la création ; on se serait cru à la classe de M. Pet-de-Loup, homme sévère, mais juste. » (On a oublié la mouche.)

Raisonnez donc avec des gens de cette force-là !

Ou encore avec ceux qui s'apitoient de la façon que voici :

« Les frères Davenport, attachés dans l'armoire, ressemblent à deux malfaiteurs ficelés dans une voiture cellulaire et qu'on conduit à Mazas. (Comment avez-vous pu faire la comparaison?) Lorsque les portes du placard se rouvrent pour laisser voir un Davenport dépouillé de son habit, l'illusion devient plus complète : on croit assister à la dernière toilette d'un condamné à mort. C'est navrant. »

Remarquez bien, je vous prie, que ce n'est pas dans l'armoire que l'un des médiums se dépouille de son habit, mais bien sur la scène même. Mais l'invention coûte si peu!

« Mon Dieu! que notre métier est difficile à exercer! disait récemment Albéric Second (1). De quelle effroyable quantité d'écueils notre profession est semée! Tandis qu'on me demande s'il est vrai que ma plume soit vendue aux frères Davenport, un de mes confrères, qui s'est montré fort dur envers les médiums américains, reçoit un billet conçu en ces termes galants : « Com-
« bien M. R vous a-t-il donné pour démolir le
« spiritisme? »

(1) *Grand Journal* du 17 septembre.

« Il nous arrive souvent de rendre des arrêts et plus souvent encore de rendre des services. Règle générale, invariable, absolue : ceux qui ont eu à se plaindre de nos arrêts nous en voudront jusqu'au jour de leur mort, fussent-ils vivre aussi vieux que des perroquets. En revanche, ceux qui eurent à se louer de nos services ne nous en ont aucune gratitude. Si petit que soit le blâme, il paraît aux uns qu'il y en a toujours trop; si grosse que soit la louange, il semble aux autres qu'il n'y en a jamais assez. Ainsi sont bâtis les hommes; ce n'est pas d'hier que cette observation a été faite, et ce n'est pas demain qu'on cessera de la faire.

« Ces vérités étant constatées sans aigreur, mais non sans un peu d'amertume, revenons aux frères Davenport.

« Quoi qu'on dise, quoi qu'on pense, j'ai dit et je répète que je n'ai point mission de rompre des lances en faveur de ces jeunes gens. Qu'ils soient de la religion des spirites ou de la religion des escamoteurs, la chose m'importe médiocrement. Le point essentiel, c'est que je leur dois une soirée pleine de surprises; c'est qu'ils ont exécuté en ma présence des miracles d'adresse auxquels il m'est impossible de rien comprendre, quoique je ne sois pas plus bête que les autres, quoique

je sois même moins bête que beaucoup d'autres. »

Je cite ce passage d'un écrivain distingué pour n'être pas obligé d'écrire moi-même que la défense désintéressée de la vérité est mon unique but, et pour ajouter que ce n'est pas au commencement des séances (où plusieurs écrivains étaient enthousiasmés des Davenport) que j'ai écrit cette brochure, mais bien à la fin, c'est-à-dire dans un moment où les plus bienveillants ont cessé de parler, où les indulgents sont devenus hostiles, où l'opinion publique a renchéri sur l'animadversion des journalistes, — où il n'y a personne qui défende la réalité de ces phénomènes, et où les médiums eux-mêmes ont quitté la France (1). — Je lis dans tous les journaux la phrase suivante :

« Les Davenport sont enterrés; ils ont repris leur passe-port. *De profundis.* »

On n'enterre pas les vivants, messieurs des pompes funèbres, et lors même que ces deux Américains seraient proscrits de cette vie, les phénomènes naturels n'en subsisteraient pas moins. M. A, du journal *Z*, dont on se souvient, disait naguère que « les phénomènes ne

(1) En corrigeant cette épreuve, j'apprends qu'ils sont rentrés à Paris et qu'ils vont donner une séance à Saint-Cloud sous les yeux de l'Empereur.

sont rien. » Il se trompe là comme ailleurs : les phénomènes sont l'objet de la méthode expérimentale.

J'ai rapporté la plupart des discussions de la presse parisienne. J'ai omis quelques pages qui n'ont pas fait moins de bruit que les précédentes. Mes confrères m'en remercieront en eux-mêmes. Je parle surtout pour l'*Avenir national*.

VII

Ainsi, messieurs les railleurs, vous aurez la franchise, j'espère, de reconnaître avec moi que les diverses raisons alléguées par vous pour les explications de ces phénomènes ne sont pas aussi solides qu'elles en ont l'air. Puisque vous n'avez rien découvert, ce sont, avouez-le entre nous, des explications qui n'expliquent rien.

Je ne doute pas qu'arrivés au terme de la discussion où nous sommes actuellement, vous ne changiez nos rôles réciproques, et que, m'arrêtant à ce point, vous ne vous fassiez à votre tour mes interrogateurs.

Mais je me hâte de vous prévenir. Moi, messieurs, je ne suis pas assez instruit pour expliquer ces mystères. Je passe ma vie dans un jardin retiré, propriété de l'une des neuf muses, et dans mon attachement pour cette belle enfant, je n'ai

guère quitté les abords de son temple. Ce n'est que par intervalles, par délassément ou par curiosité, que j'ai laissé mes regards explorer de temps à autre les paysages qui l'entourent. Ainsi ne me demandez rien. J'en fais l'aveu sincère : je ne connais pas la cause de ces phénomènes.

Vous voyez combien j'ai peu de prétention. Tout ce que je désirais en entreprenant cet interrogatoire, c'était d'arriver à dire :

Vous n'en savez rien,

Ni moi non plus.

Si vous en convenez, nous pouvons nous tendre la main. Et si vous êtes dociles, je vous ferai une petite confidence.

Au mois de juin 1776 (peu d'entre vous s'en souviennent), un jeune homme de vingt-cinq ans, nommé Jouffroy, essayait sur le Doubs un bateau à vapeur de 40 pieds de long sur 6 de large. Depuis deux ans déjà, il sollicitait l'attention des savants sur son invention, depuis deux ans il soutenait que la vapeur d'eau possédait une force puissante, inappréciée jusqu'alors. Les oreilles restèrent sourdes à sa voix; une solitude complète fut sa seule récompense, et lorsqu'il passait dans les rues de Beaume-les-Dames, mille plaisanteries saluaient son apparition. On l'appelait

Jouffroy la Pompe. Dix ans plus tard, ayant construit un pyroscaphe qui remontait la Saône de Lyon à l'île Barbe, il présenta une requête au ministre de Calonne et à l'Académie des sciences. On refusa même de voir son invention.

Le 9 août 1803, Fulton remontait la Seine dans un nouveau bateau à vapeur, avec une vitesse de 6 kilomètres à l'heure. L'Académie des sciences et le gouvernement assistaient à l'expérience. Le 10, ils l'avaient oublié, et Fulton allait faire la fortune des Américains.

En 1791, un Italien avait suspendu à la balustrade de sa fenêtre, à Bologne, des grenouilles dépouillées, qu'il avait vues remuer le matin sur une table, quoiqu'elles eussent été tuées depuis la veille. Le fait était incroyable, aussi trouvait-il une opposition unanime de la part de ceux à qui Galvani le racontait. Les hommes sensés auraient cru déroger en se donnant la peine de l'éprouver, tant ils étaient assurés de son impossibilité. Galvani pourtant était arrivé à remarquer que le maximum des effets se produisait lorsqu'on mettait un arc métallique d'étain et de cuivre en communication avec les nerfs lombaires d'une grenouille et l'extrémité de ses pattes. Alors elle entrait en des convulsions vio-

lentes. Il crut que c'était là du fluide nerveux et perdit le fruit de ses découvertes. Il était réservé à Volta de trouver l'électricité.

Et maintenant l'Europe est sillonnée de convois emportés par des dragons aux gueules enflammées. Les distances ont disparu devant la patience d'humbles travailleurs, le monde s'est fait petit devant le génie de l'homme, les plus longs voyages ne sont que des promenades frayées, les plus gigantesques travaux s'accomplissent sous la main puissante et infatigable de cette force inconnue. Une dépêche télégraphique vole en un clin d'œil d'un continent à l'autre ; nous conversons avec l'habitant de Londres et de Saint-Petersbourg sans nous déranger de notre fauteuil. Et ces merveilles passent inaperçues ! et l'on ne songe pas à quels efforts, à quels déboires, à quelles persécutions elles sont dues ! et l'on ne réfléchit pas que l'impossible d'hier est le fait d'aujourd'hui ! et nous avons encore des hommes qui viennent nous dire : « Halte là ! petits, nous ne vous comprenons pas. Donc, vous ne savez pas ce que vous dites. »

Or, quelle que soit votre étroitesse de jugement, votre myopie ne doit pas s'étendre sur le monde. On vous déclare, messieurs, que malgré vous et malgré tous vos enrayements, le char des

connaissances humaines avancera plus loin qu'il n'est encore et continuera sa marche triomphale à la conquête de puissances nouvelles. Comme la grenouille de Galvani, les faits burlesques dont vous êtes les négateurs révèlent l'existence de *forces naturelles inconnues*. Il n'y a pas d'effet sans cause. L'être humain est le moins connu de tous les êtres. Nous avons appris à mesurer le soleil, à traverser les distances célestes, à analyser la lumière des étoiles, et nous ignorons ce que nous sommes nous-mêmes. L'homme est un être double : *homo duplex*, et cette double nature est restée mystérieuse pour lui. Nous pensons ; qu'est-ce que la pensée ? Nul ne peut le dire. Nous marchons ; qu'est-ce que l'acte organique ? Nul ne le sait. Ma volonté est une puissance immatérielle, toutes les facultés de mon âme sont immatérielles ; pourtant si je *veux* lever le bras, ma volonté meut la matière. Comment agit-elle ? quel est le médiateur qui sert d'entremise à l'ordre mental pour produire un effet physique ? Nul encore ne peut me répondre. Dites-moi comment le nerf optique transmet à la pensée la vision des objets extérieurs ? Dites-moi comment cette pensée conçoit, où elle réside, et de quelle nature est l'action cérébrale ? Dites-moi... Mais non, messieurs, je pourrais

vous questionner pendant dix ans sans que le plus grand d'entre vous pût résoudre la moindre de mes questions.

Il y a ici, comme dans les cas précédents, l'inconnue d'un problème. Je suis loin de dire que la force mise en jeu dans ces phénomènes puisse être un jour exploitée comme celle de l'électricité et de la vapeur ; une telle idée serait ni plus ni moins qu'absurde. Mais quoique différent essentiellement de celle-là, elle n'en existe pas moins.

Je trouve dans les Mémoires du physicien Robertson, le premier qui ait mis en évidence en notre pays les phénomènes de l'électricité, une remarque fort applicable à l'état présent des choses : « Quelques savants, dit-il, qui néanmoins ne savaient pas tout, puisqu'ils ignoraient le précepte de douter et d'examiner avant de juger, ne manquèrent pas de tourner le galvanisme en ridicule, et de le déclarer une vraie charlatanerie. Quelques rédacteurs de journaux s'en mêlèrent aussi : l'un prétendait que je possédais une adresse merveilleuse des doigts pour exciter des mouvements apparents dans un animal privé de la vie ; un autre me déclarait digne de marcher sous les bannières de Mesmer, etc. Mais, lorsque la théorie fut connue, chacun s'em-

pressa de déclarer qu'il s'en était occupé des premiers. »

J'espère, messieurs, que vous vous reconnaitrez là.

Mon but, en écrivant cet aperçu, était de défendre franchement la vérité contre des attaques intéressées ou perfides. Quel que soit le cours régnant des idées, il est bon qu'il reste de tous ces débats l'opinion d'un homme de bonne foi, d'un homme qui pense et dit ce qu'il pense, mais dont le nom importe peu, et qui n'a voulu faire ici aucune question de personnalité. Maintenant que j'ai atteint ce but, je ne veux pas le dépasser, et je me fais un devoir d'arrêter ici les exagérations auxquelles des esprits glissants pourraient se laisser entraîner, en se croyant en droit d'aller au delà du terme où la raison nous arrête.

Dans ces études longues et laborieuses auxquelles j'ai consacré bien des veilles, comme intermède à des travaux plus importants, j'ai toujours observé dans ces phénomènes l'action d'une force dont les propriétés nous sont inconnues. Quelquefois elle m'a paru analogue à celle qui endort le sujet magnétisé sous la volonté du magnétiseur (réalité méconnue aussi, celle-là, par la plupart); en d'autres circonstances, il m'a semblé qu'elle avait de l'analogie avec les actions bi-

zarres (1) produites par la foudre : par exemple, lorsque ayant ficelé un jeune médium du mieux qu'il m'était possible, et ayant cacheté les nœuds à la cire, je voyais, spontanément, tomber à mes pieds, à mon ordre (ou pour mieux dire, à mon désir) la corde pelotonnée comme une bobine. Toutefois, je crois pouvoir affirmer que c'est une force distincte de toutes celles que nous connaissons, et qui plus que nulle autre se rapproche de l'intelligence.

On a donné le nom de pèrisprit à l'agent dont l'intelligence se sert pour produire les phénomènes ; mais ce pèrisprit, comme le médiateur plastique de Leibnitz, comme le fluide nerveux de Mesmer, est d'une nature hypothétique. Il me semble difficile de s'entendre à présent là-dessus, et mon but n'est pas de faire des théories spiritualistes ou spirites à propos de ces phénomènes matériels. Je ne m'occupe que de la force immédiate qui les produit.

Un savant naturaliste a récemment présenté à l'Académie des sciences, à propos des générations spontanées, des substances *semi-organiques*.

(1) Quel est celui qui se ferait fort d'expliquer la multitude des phénomènes extraordinaires et incompréhensibles produits instantanément par la foudre ? Cependant, de ce qu'ils restent inexplicables, serait-il sage de les nier ?

Je ne crois pas faire un néologisme de pensée plus hardi que le précédent, en disant que la force dont je parle m'a paru élevée au degré semi-intellectuel.

Il y a quelques années, j'ai qualifié ces forces du nom de psychiques. Cette expression peut être maintenue.

Mais les mots ne sont rien, et souvent ils ressemblent à des cuirasses cachant l'impression réelle que les idées devraient imprimer en nous. C'est pourquoi il vaut mieux ne pas nommer une chose que nous ne sommes pas encore capables de définir. Ce serait s'exposer à être entravé plus tard dans la liberté des conclusions. On a vu souvent, dans l'histoire des sciences, une théorie prématurée arrêter les progrès de sa cause. « Lorsque des phénomènes naturels sont observés pour la première fois, dit Grove, on voit naître immédiatement une tendance à les rapporter à quelque chose déjà connu. Le nouveau phénomène peut être fort éloigné des idées dont on prétend le rapprocher ; il peut appartenir à un ordre d'analogies différent ; mais cette distinction ne peut être perçue parce qu'on manque des données ou coordonnées nécessaires. » Or, la théorie primitivement énoncée est bientôt admise du public ; et lorsqu'il arrive que des

faits postérieurs, différents des précédents, ne peuvent rentrer dans le cadre formé, il est difficile d'élargir ce cadre sans le briser, et souvent alors on préfère laisser la théorie, dès lors erronée, et passer sous silence les faits indociles. Quant aux phénomènes particuliers dont il est question dans ce discours, je les trouve implicitement renfermés dans trois paroles prononcées il y a vingt siècles :

Mens agitat molem;

et je les laisse dans ces paroles comme le feu dans le caillou, sans vouloir le frapper du briquet, — car l'étincelle est encore dangereuse.

Pour me résumer, je dis que les faits produits par les frères Davenport et par d'autres hommes jouissant d'une faculté analogue à la leur sont des faits authentiques, dont la réalité est inattaquable. Je dis, en second lieu, que la cause productrice de ces effets n'appartient pas au domaine de la prestidigitacion; je dis que cette cause est une force naturelle inconnue.

Cette déclaration est bien claire. Il faudrait être bien adroit pour l'interpréter en faveur de tels ou tels préjugés issus des sombres grottes du moyen âge; il faudrait avoir l'habileté de Cagliostro, ou celle de MM. Davenport, pour en

conclure que j'ai fait un pacte avec Belzébuth ou que je reçois des revenants dans mon vieux monastère, la nuit du sabbat. Cependant, je suis persuadé d'avance que l'on va m'accuser d'avoir prôné la puissance surnaturelle des frères américains, et de croire qu'à l'appel de leur fantaisie Voltaire descend des cieux ou saint Carpe remonte des enfers pour venir racler du violon. Je ne serais pas étonné, un de ces quatre matins, de me voir mis sur la sellette pour justifier de quel droit j'ai écrit que Virgile, saint Augustin ou le Dante sont les humbles esclaves de deux Yankees, et viennent, tous les soirs, faire le tintamarre dans leur armoire, — le tout pour amuser des spectateurs à trente francs par tête.

C'est dans cette crainte que je me donne la peine de protester ici même contre ces singulières et trop fréquentes interprétations. A mon avis, les gens ridicules sont plus dangereux encore que les incrédules. Telle bonne femme va se prosterner devant les agents mystérieux de ladite armoire, et s'imaginer avoir devant elle les ministres de la Divinité. Telle autre désirera consulter les intermédiaires sur la moralité de son mari, le placement d'un fonds, la réussite d'une entreprise, etc. La crédulité mène à la superstition, la superstition aux extravagances, et

sur les fronts fuyants s'effacent le caractère et la dignité humaine.

Periculosum est credere, et non credere, disait Phèdre. Il est dangereux de croire et de ne pas croire. Nier les faits à *priori*, c'est orgueil et sottise; les accepter sans inventaire, c'est faiblesse et folie.

Pourquoi vouloir aller si vite là où notre faible vue n'atteint pas encore? C'est s'exposer à tomber dans des abîmes. Les phénomènes dont nous venons de nous entretenir n'ont rien à faire dans la question de l'immortalité; et c'est un tort, plus grave qu'on ne pense, d'abaisser au niveau de ces tréteaux un sujet planant dans la sublimité des régions inaccessibles. C'est nuire aux intérêts du spiritualisme que de le mêler à ces tours de force. On a beaucoup parlé de spiritisme à leur propos; quelques-uns de ses défenseurs ont cru le consolider en l'appuyant sur une base aussi fragile; les négateurs ont cru le perdre définitivement et l'enterrer sous l'éboulement d'une armoire. Or, les premiers l'ont plutôt compromis que servi; les seconds ne l'ont pas renversé pour cela. Lors même qu'il serait démontré qu'il n'y a là que des tours d'escamotage, la croyance à l'existence des âmes séparées du corps n'en serait pas atteinte en quoi que ce soit.

Ne craignons pas de le proclamer : il y avait là-dessous, quoiqu'ils aient l'air de n'en rien dire, une question bien inquiétante pour ces beaux messieurs les rieurs. Il y avait la question toute entière de la spiritualité de l'âme, la grande, l'unique question de notre immortalité. Ces excellents causeurs veulent être matérialistes, envers et contre tout, et toutes les fois que le moindre prétexte se présente de courir sus aux spiritualistes, tout leur sang bondit dans leurs veines. Mais ils y travailleraient du commencement à la fin du monde sans parvenir à déraciner cette noble croyance, la sauvegarde de la dignité humaine. Aurait-on jamais imaginé que, pour des tours de physique, ils en fussent allés jusque-là ? Mais ils ont si peu de raisons, qu'ils se servent des pires, sans s'apercevoir que l'inquiétude de leur âme est aussi facile à apercevoir que la vase au sein de l'eau qu'elle gêne. Vous n'admettez que le matériel ; malgré vous, messieurs, le spirituel existe encore dans le monde, Dieu merci ! S'il vous paraît si terrible, moi, messieurs, j'ai le droit et le devoir de vous répondre, car le spiritualisme ne me fait pas peur. Un homme m'a appris à contempler ses grandeurs avec sérénité, et cet homme, c'est Jean Reynaud.

Et à propos des singulières interprétations

dont les phénomènes produits par les Davenport ont été l'objet dans leur application au spiritualisme et notamment au spiritisme, j'ajouterais ici que les partisans de cette dernière croyance s'attendaient vaguement à ce que le premier parmi eux, celui qui s'est fait le représentant principal de cet ordre d'idées, répondit aux accusations diverses que l'on a lancées contre eux. C'était son droit. M. Allan Kardec eût été dans son rôle en répondant aux ignorants et en éclairant le doute des adeptes. Aucun homme, si haut placé qu'il se voie, n'a raison de se retrancher dans le dédain lorsque la sécurité des moutons dont il est le pasteur est menacée.

Car, s'il y eut, comme nous l'avons dit, des exagérations ridicules du côté des sceptiques, il y en eut également du côté des crédules. Les spirites ont été eux-mêmes aussi divisés sur cette question que les étrangers. Les uns, en grande majorité, ont nié la faculté médianimique des Davenport ; d'autres y ont trouvé la confirmation de rêves insensés. Il eût fallu établir soigneusement que le sujet controversé ne constitue pas la doctrine, qu'il n'en est qu'un accessoire, et qu'il appartient véritablement à la physique, mais à une *physique occulte*.

Il n'est pas plus raisonnable de prétendre assi-

gner tel ou tel génie de l'espace, telles ou telles intelligences désincarnées, telles ou telles âmes à la production de ces bizareries; il n'est pas plus raisonnable de s'imaginer qu'à notre appel les gloires de l'esprit humain vont descendre pour nous servir, que de prétendre avoir trouvé la ficelle. L'affirmation est égale à la négation, ni mieux fondée, ni mieux justifiée. Ce sont là des effets dont nous ignorons la vraie cause.

Sur la question psychologique de l'âme et de l'analyse des forces spirituelles, nous en sommes encore aujourd'hui au point où la chimie en était du temps d'Albert le Grand. Nous ignorons.

Seulement, je me permettrai d'ajouter une remarque à l'adresse de ceux qui se sont servis de ce prétexte pour faire parade de leurs illusions théologiques. Aux yeux d'un grand nombre, si la vie future existe, elle est divisée en deux régions essentiellement distinctes : le ciel et l'enfer. Pour que des esprits viennent à la salle Herz, il faut, ou qu'ils descendent de leur trône céleste, du chœur angélique au sein duquel ils sont cloués à leur place éternelle, ou qu'ils remontent des fournaies infernales. C'est une opinion bien arrêtée chez eux, de ne voir de l'esprit qu'en ces deux résidences, — à moins que les âmes

du purgatoire cessent un instant de regarder la porte lumineuse pour se retourner vers la terre.

Or, je remarque que l'on ne sait rien de tout cela. On se figure peut-être la vie future autrement qu'elle n'est en réalité. Je suppose un instant qu'au lieu d'être ainsi divisée en extrêmes, elle soit semblable à celle-ci ; je *suppose* (observez, je vous prie, que je ne discute pas, je suppose) qu'un farceur soit le lendemain de sa mort tel qu'il était la veille, qu'un escamoteur, un acrobate ne deviennent pas tout d'un coup théologien ou poète, qu'un chiffonnier ne s'élève pas soudain à la capacité d'homme d'État, qu'un mauvais violoniste reste nul après comme devant, et que Piron n'acquiesce pas en mourant la gravité de Caton le Censeur, etc., eh bien ! dans la doctrine des spiritualistes, de tous ceux qui croient à la survivance de l'esprit, cette hypothèse ne pourrait-elle s'harmoniser avec les faits observés ?

Je ne veux entrer ici dans aucune discussion à cet égard ; ce n'en est pas le lieu. Je n'émetts ces idées que pour établir notre ignorance absolue sur la possibilité des causes spirituelles comme sur la nature des causes purement physiques, et pour vous montrer, messieurs les sceptiques, que

l'on peut très-facilement vous mettre au pied du mur et vous y laisser périr d'inanition.

Ce contraste affligeant de tant d'orgueil, au milieu de tant d'ignorance, n'est pas fait pour égayer l'âme soucieuse du bonheur de l'humanité. Ce spectacle est triste, profondément triste.

Ne pouvons-nous donc trouver le juste milieu entre la négation absolue et la crédulité dangereuse? Est-il raisonnable de nier tout ce que nous ne comprenons pas, ou de croire à toutes les folies que des imaginations malades enfantent à tour de rôle? Ne pouvons-nous posséder à la fois l'humilité qui sied aux faibles et la dignité qui sied aux forts?

Je termine cet opusculé comme je l'ai commencé : en déclarant que ce n'est point en faveur des frères Davenport, ni d'aucune secte, ni d'aucuns groupes, ni de personne enfin, que j'ai pris la parole; mais seulement en faveur des faits dont j'ai constaté la réalité depuis plusieurs années, sans en avoir trouvé la cause. Du reste, je n'ai aucune raison de craindre que ceux qui ne me connaissent pas prennent fantaisie à dénaturer ma pensée; et je pense que ceux qui me connaissent savent que ma main n'est pas accoutumée à porter l'encensoir. Je le répète une dernière

fois : les hommes m'importent peu ; mon esprit
cherche le vrai, et le reconnaît partout où il le
trouve.

*Gallus escam quærens,
Margaritam reperit.*

Paris, 20-25 octobre 1865.

APPENDICE

SUR LA SÉANCE DONNÉE A SAINT-CLOUD
EN PRÉSENCE
DE L'EMPEREUR ET DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

Le 28 octobre, à trois heures, Sa Majesté envoya prévenir les frères Davenport qu'elle désirait assister à une séance. Les médiums n'étaient pas à Paris. On se mit à leur recherche, et on parvint, très-tard, à les trouver à Gennevilliers. Aussitôt après avoir reçu l'ordre qui les appelait, ils se rendirent à la salle Herz, démontèrent leur cabinet, et partirent pour Saint-Cloud, se faisant accompagner d'un aide pour remonter le cabinet et régler les lumières.

C'est pour sept heures précises que la séance avait été demandée. Mais les retards dont je viens de parler furent si longs, qu'à huit heures aucun des médiums n'était encore apparu au château. Napoléon III n'a pas seulement failli attendre, comme Louis XIV. Ce contre-temps n'était pas fait pour disposer l'hôte impérial à une indulgence extraordinaire. Cependant la gracieuseté de l'Empereur ne se démentit pas à l'arrivée des frères thaumaturges. Il leur adressa de bienveillantes paroles, et assista au montage complet du cabinet, au milieu du grand salon, et put s'assurer, ainsi que toute sa maison qui prenait place sur deux demi-cercles en face du cabinet, que pas une pièce n'était secrète, depuis le premier morceau jusqu'au dernier.

On commença la séance vers huit heures et demie. Il y avait environ trente personnes. Je pourrais les nommer, mais comme cette liste n'est pas nécessaire, je me contenterai de dire que les assistants étaient rangés sur deux demi-cercles parallèles, et que l'Empereur était au milieu du premier cercle, tenant l'Impératrice de sa main gauche et de sa main droite le Prince impérial, qui avait obtenu de veiller pour assister aux fameuses expériences.

Les deux parties de la séance se passèrent telles

que nous les avons décrites au commencement de cet opuscule. L'attente ne fut trompée par aucun manque de réussite. La majorité des personnes présentes était, du reste, sympathique à la question, et l'Empereur était le premier à faire la chaîne de mains et à donner l'ordre des expériences. M. de Lagrange et M. Duperré entrèrent dans le cabinet; le général Favé qui y était entré reçut un coup de cornet sur le crâne. Le tour de l'habit fut exécuté comme plus haut, et c'est celui de M. de Lagrange qui fut endossé par le médium au commandement de Sa Majesté.

Je ne m'arrêterai donc pas à détailler cette soirée, analogue à celles de la salle Herz, mais moins bruyante et plus intelligemment attentive. Seulement, je vais rapporter certains phénomènes qui se produisirent à Saint-Cloud et qui ne se sont jamais produits à la salle Herz.

Je parlerai d'abord de ce qu'on pourrait appeler le *tour de la montre*, car ce fait est vraiment aussi curieux à lui seul que la plupart des autres.

Il consiste à faire passer une montre à distance, de la main d'un assistant dans celle d'un autre assistant éloigné. Comme les personnages en jeu ici étaient : l'un l'Empereur lui-même, l'autre un préfet du palais, je puis avoir le droit

légitime de croire qu'on ne les accusera pas de compéragé.

Voici les détails de cette expérience.

A l'extrémité gauche du cercle au centre duquel se trouvait l'Empereur, M. le baron Morio de l'Isle, préfet du palais, tenait les deux mains de W. Davenport. A l'extrémité droite, M. le marquis Gustave de Lagrange, écuyer de l'Impératrice, tenait également l'employé qui avait accompagné les médiums pour monter l'armoire et régler les lumières.

Ira Davenport et Fay étaient attachés tous deux devant le cercle au milieu du salon, sur deux chaises, de chaque côté d'une petite table. Les cordes qui les liaient furent scellées au cachet de l'un des assistants.

Une montre fut placée dans la main de M. Morio de l'Isle, auquel il fut recommandé de la serrer aussi énergiquement que possible. On éteignit la lumière. Voici maintenant le fait.

Sur le désir manifesté par Sa Majesté, cette montre fut instantanément apportée par une main invisible, qui parut au contact plus grosse que nature et froide, dans la main droite de l'Empereur. Au même instant M. Morio de l'Isle reconnut que sa main avait été ouverte brusquement et que la montre avait été saisie. L'Empereur de-

manda immédiatement de la lumière, pour reconnaître si c'était bien la montre; ce qui fut fait et reconnu. Lorsque la lumière fut éteinte, la même montre passa de la main droite de l'Empereur dans la main gauche de l'Impératrice, toujours par l'entremise de cette même main froide, puis de la main gauche de l'Impératrice dans la droite du Prince impérial. Les uns prétendent que celui-ci la jeta aussitôt au milieu du salon en s'écriant qu'elle le brûlait; d'autres disent seulement qu'elle tomba à ses pieds.

On voit que cette expérience ne laisse pas d'être curieuse.

Un autre fait se passa, qui mérite également d'être rapporté. Pendant la seconde partie de la séance, celle où les médiums sont attachés en dehors et loin de l'armoire, et à un moment où les lumières étaient allumées, la porte de l'armoire qui avait été fermée, et que l'on avait ostensiblement reconnue fermée, s'est ouverte seule, et un soupir profond et plaintif s'est fait entendre comme sortant de l'armoire. Ce soupir toutefois ne fut pas entendu de tous, car plusieurs ne remarquèrent absolument rien.

Voici encore un autre fait.

Un des médiums, libre de tous liens, s'assied devant la table, et est tenu énergiquement par

M. le général Favé, aide de camp, et M. Duperré, lieutenant de vaisseau, debout tous les deux de chaque côté de lui. Les autres médiums sont rélégués à distance. Or (si l'on en croit du moins l'un des assistants), les instruments placés sur la table devant eux se mirent à tourner en cercle autour de ces trois personnes, pour arriver enfin à s'arrêter sur leurs bras, sans qu'aucun mouvement ait été possible au médium attaché.

Associons à ce fait celui-ci, que pendant la séance des ténèbres l'une des deux guitares enduites de phosphore a fait à plusieurs reprises le tour de l'armoire.

Tels sont les faits principaux de cette séance ; ils s'ajoutent aux précédents pour déjouer toute explication et pour prouver l'existence de forces inconnues. L'Empereur ne veut pas, comme son oncle, nier la vapeur ou le gaz. Il sait que la science humaine n'est qu'au commencement du savoir. C'est par l'observation seule que se forment les jugements solides.

Après la soirée, pendant laquelle l'Empereur, l'Impératrice et le jeune Prince s'étaient longuement entretenus en anglais avec les étrangers, Sa Majesté les a de nouveau questionnés sur les phénomènes et leur a manifesté les plus vives félicitations. Un souper leur a été servi, et

l'on s'est retiré à une heure et demie du matin.

Le lendemain de cette séance, M. Robin fut appelé à la cour. Il imita (comme il les imite) quelques-uns des faits produits par les médiums, et fit insérer deux jours après dans tous les journaux de Paris une magnifique réclame, où, tout en ne soufflant mot sur la séance des Davenport, il déclama pompeusement sa prétendue victoire sur les mystificateurs.

Certes, j'ai le regret de l'avouer, le premier mystifié dans cette histoire, c'est le public du boulevard du Temple, et le premier mystificateur, c'est l'audacieux physicien.

Je n'ajouterai pas à cet appendice la réfutation des critiques imaginées contre la séance du 30 octobre, dans laquelle séance un monsieur P, je crois, collègue d'un monsieur N, prétend avoir trouvé l'un des Davenport debout. L'article qui a couru les journaux depuis le *Phare de la Loire* jusqu'aux *Nouvelles*, a été rédigé par un excellent critique, qui n'a absolument qu'un tort : c'est de n'avoir jamais vu ni les Davenport ni un seul médium de sa vie. Le mystifié, ici, fut encore le public.

On dit que les hommes sont faibles individuellement, et valeureux lorsqu'ils sont réunis. Je crois, au contraire, qu'il est facile à un journaliste

habile, serait-il dans l'erreur et dans le paradoxe le plus abominable, de faire penser l'immense majorité de ses lecteurs selon sa fantaisie. Et je crois que l'un des premiers services à rendre, c'est d'inviter les hommes à mieux affirmer leur individualité, à voir, à juger et à penser par eux-mêmes.

Ainsi soit-il.



D & W 19

Digitized by Google

